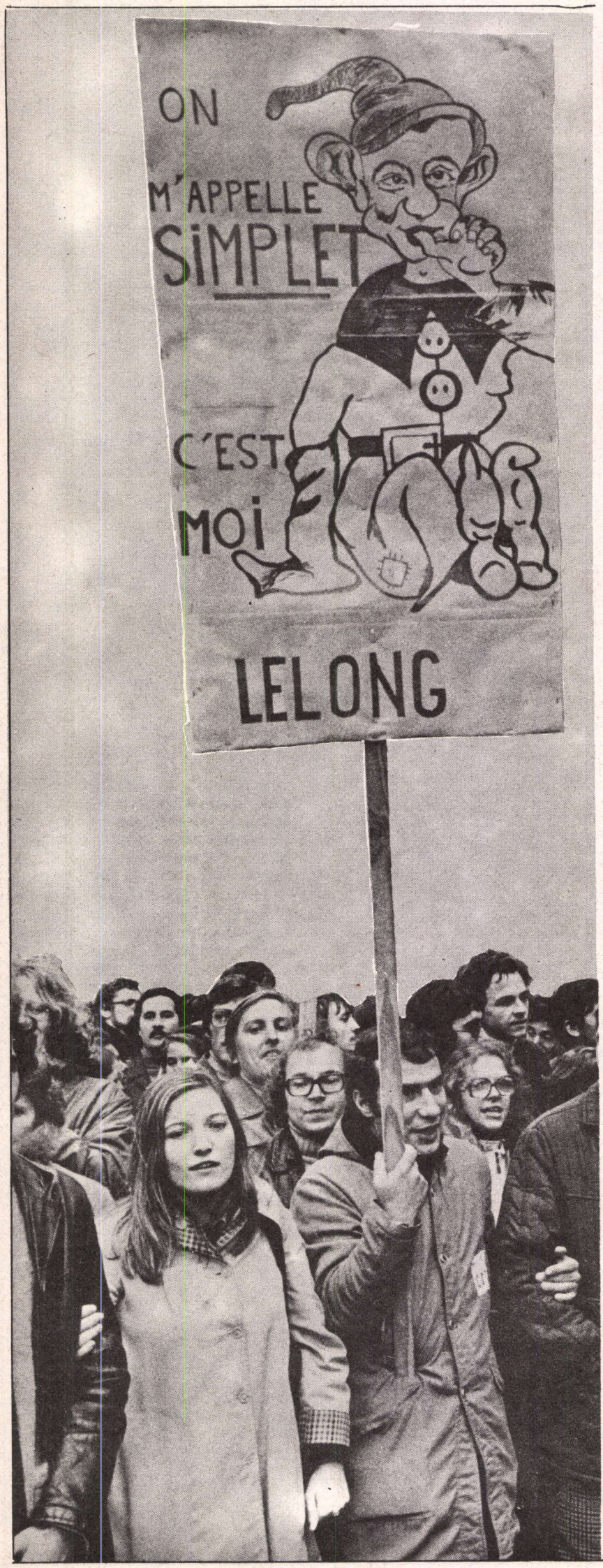
lutte ouvrière

HEBDOMADAIRE | PARAIT LE MARDI | N° 336 — SEMAINE DU 4 AU 10 FEVRIER 1975 | PRIX : 2 F



LES POSTIERS ONT EU LELONG, LES APPELES ONT EU SOUFFLET.

Giscard obligé de sacrifier deux de ses ministres

SOUSCRIPTION pour renforcer l'hebdomadaire lutte ouvrière

MARSEILLE

Mme J.S., cité Corot, 1 F - Mme T., cité Corot, 1 F - Aide d'un militant CFDT pour l'amélioration du journal, 50 F - J.C.M., URSSAF des Bouches-du-Rhône, 20 F - Un sympathisant, 10 F.

GRENOBLE

Boutant, 10 F - Un sympathisant de Gap, 20 F - Une famille de sympathisants de Fonataine, 10 F - Un sympathisant de Caterpillar, 10 F - M. Soyer, sympathisant lyonnais, 10 F - Un copain enseignant, 30 F - Un sympathisant de Progil (Rhône-Progil), 10 F - Un dessinateur de Pont-de-Claix, 10 F - Michaux, 20 F - Un employé de mairie, 10 F - Une militante lectrice de LO, 10 F - Un contact de Grenoble, 3 F - Une copine de Grenoble, 5 F - Un employé de Rhône-Poulenc (Pont-de-Claix), 2 F - Mohamed, sympathisant, 20 F - Un couple de travailleurs d'Echirolles, 20 F - Un sympathisant, ouvrier chez Chauvin, 20 F - Un couple de médecins sympathisants, 50 F - Un travailleur sympathisant de Grenoble, 15 F - Garcia Gomez, 3 F - Pentel, 8 F - Martin, 100 F - Une institutrice, 50 F - Un lycéen, 1 F - Une sympathisante, 3 F - M.J., 6 F - Gerbert, 3 F - Charvet, 5 F - Le Tchitch, 5 F - Un lycéen, 6 F - Anonyme, 5 F - Boudot Paul, 12 F - Lefrançois Daniel, 8 F.

Clermont-Ferrand : Jean Valette, 50 F - Un employé à la faculté de médecine, 5 F - Un travailleur de l'AIA, 50 F - Une habitante HLM Foubouillant, 8 F - Un travailleur de l'AIA, 24 F - Mère de famille, 30 F - Enseignant Vichy, 5 F - Travailleur Michelin, 5 F - Une mère de famille, 20 F - Bernadette Constant, 10 F - Une étudiante, 10 F - Une étudiante Beaux-Arts, 10 F - Un étudiant en espagnol, 50 F - Un étudiant en sciences, 5 F - Michel, étudiant sciences, 10 F - Assistante sociale sympathisante, 50 F - Etudiante, 10 F - Etudiant, 15 F.

Limoges : Ouvrier du bâtiment, 10 F - Dumon, 20 F - Troutaud, 10 F - Une sympathisante, 3 F - Une femme de ménage, 15 F - Redon, 30 F - Groupe étudiant, 20 F - Un P1 Saviem, 50 F - Un P1 Saviem, 8 F - Un P1 Saviem, 20 F - Un OS2 Saviem, 20 F - Un OS2 Saviem, 3 F - Un OS2 Saviem, 10 F - Sympathisante du Maroc, 10 F - Elève-maîtresse, 10 F - Une élève-maîtresse, 3 F - Une famille espagnole, 5 F - Un travailleur retraité, 10 F - Petit Robert La Bastide, 8 F - Une étudiante en lettres, 10 F.

REGION EST - SOCHAUX - BELFORT

Mike, 15 F - Juliette, 50 F - Raymond, 50 F - Chauvin P., 5 F - Fabry, 5,50 F - J.M. Welgelé, 6,50 F - Odile A., 10 F - Petit-Louis, 10 F - X., 10 F - Michel, 40 F - Robert, 15 F - Michel B., 10 F - Dédé, 1 F - Rhoissenet, 2 F - Gégène, 50 F - M. Maur, 100 F - Robert L., 5 F - Jourdan, 5 F - Chagnot, ouvrier Sochaux, 10 F - José Huré, ouvrier Sochaux, 5 F - Un ouvrier, Sochaux, 6 F - Un ouvrier, Sochaux, 100 F - Vasseur ouvrier Peugeot, 10 F - Jeune ouvrier Besançon, 30 F - Ouvrier Rhodia Besançon, 10 F - Une infirmière hôpital Besançon, 200 F - Maillard, étudiant, 10 F - Béa, étudiante, 10 F - Doré R., Peugeot, 10 F - Colin, Peugeot, 5 F - Benjamin, lycéen, 50 F - Brigitte, éducatrice, 40 F - Etudiante, 10 F - Steiner, 30 F - Jean-Marie, 12 F - An. prof. 10 F - Lar., 3 F - Deux sympathisantes de Mulhouse, 31,50 F - Technicien, 20 F - Un ouvrier Cedis, 10 F - Marie-Odile, prof. 30 F - Un menuisier de chantier, 20 F - Un acheteur, 2 F - Edith, lycéenne, 10 F - L., ouvrier Kelton, 10 F - Maurice, ouvrier, 15 F - Christiane, ouvrière Weil, 20 F - Traral, chômeur, 12 F - D., institutrice, 100 F - Jacques, étudiant, 30 F - Téjon, 100 F - Travailleur yougoslave, 60 F - Pero, 10 F - Etudiant, 10 F - Prof Strasbourg, 300 F - Une institutrice Héricourt, 57,50 F - Lévy Héricourt, 50 F - Prof. technique Héricourt, 20 F - Prof. de musique Héricourt, 10 F - Un ouvrier Peugeot 10 F - (emboutissage Nord) Un ouvrier syndiqué CGT, 20 F - Jean-Jaurès Peugeot, 5 F - Daniel Peugeot, 8 F - Gérard, 5 F - Edouard, 5 F - René, 5 F - Michel, 3 F - Jean-Marie, 10 F - Maurice, 10 F - Guy, 10 F - Rémy, 5 F - André, 5 F - Marcel, 10 F - Un lycéen, 20 F - Berstein, 20 F - Orthophoniste Besançon, 100 F - Elève éducateur, 20 F - Orthophoniste Besançon, 50 F.

REGION DE TOULOUSE

Roux, 50 F - Sympathisant, 30 F - Dame de la CNT de St-Gaudens, 8 F - M. Proutze (marchand de vaisselle sur marché), 0,90 F - M. Ghibou, 1 F - Vente marché des Carmes, 14,50 F - Un sympathisant, 10 F - X, 0,60 F - Technicien faculté, 10 F - Professeur, faculté sciences, 100 F - Etudiant IUT, 50 F - Etudiant IUT, 50 F - Soldat, 50 F - Collecte St-Sernin, 26,40 F - Cassan Bordeaux, 20 F - Ramades Toulouse, 10 F - Sympathisant 30 F - Un lecteur, 5 F - Une dame âgée toujours combattante, 10 F - Travailleur forest à Copdenac (Lot), 8 F - Un travailleur de l'APC, 10 F - Un géomètre, 20 F - Un employé, 5 F - Un autre géomètre, 20 F - Un stagiaire, 10 F - Un magasinier, 5 F - Collecte vente publique Nouvelles Galeries, 31 F - M.N. Puech, 10 F - R. Angulo, 10 F - Un sympathisant, 50 F - Insa, 20 F - Un sympathisant, 30 F - Un sympathisant 30 F - Un autre, 30 F - Une employée, 10 F - F. Ratsimba, 10 F - Bardet, 10 F - Un sympathisant, 10 F - Un peintre, 2 F - Valadier, 23 F - Sur un marché, 5,60 F - Devant une usine (SMIA St-Eloi), 11 F - Anonyme (Paris), 20 F - Anonyme, 150 F - Brousse, 20 F - Rastacuere, 25 F - Lycée Castres Moreno, 10 F - Lycée Castres Sirven, 10 F - X., 3 F - Pignot J.P., 10 F - Arrighi Paul-Bernard étudiant, 10 F - Billot (Empalot), 8 F - Bourdeau enseignant (Empalot), 7 F - Tourmond (Empalot), 5 F - Lebaron, 15 F - Un gars de FPA de Bordelongue, 10 F - Un travailleur de l'APC, 10 F - Un stagiaire FPA de Bordelongue, 10 F - Un sympathisant d'Arlette, 10 F - Florentin, 35 F - A l'insu de mon mari, Carcassonne, 5 F - Une lectrice de Carcassonne, 5 F - Un lecteur, Toulouse, 20 F - Yvonne Bonnassie, 20 F - Un étudiant, Toulouse, 2 F - Edouard Dossereau, 20 F - Planas, 3 F - Fourcade, Toulouse, 100 F - Un sympathisant, Toulouse, 6 F - Sympathisant, Toulouse, 30 F - Travailleur mégisserie (Mazamet, Tarn), 20 F - Françoise Mialhe (Mazamet), 10 F - Sympathisant (Mazamet), 10 F - Travailleur (Mazamet), 10 F - Intéressée (Toulouse-Mirail), 13 F - Purpan-CHR collecte au drapeau, 20 F - Sœur de militant, 15 F - Un sympathisant, 400 F - Une sympathisante, 2 F - Puel, 100 F - Une maman, 30 F - Un sympathisant Moissaynais, 40 F - Une sympathisante de l'IUT, 200 F.

INSA : Garigue, 50 F - Astié P., 20 F - Astié B., 20 F - Pugnet M., 50 F - Lleida, 5 F - Boot, 2 F - Vincent, 3 F - Augier, 1 F - Devaux, 1 F - Caillaud, 1 F - Borreil, 1 F - Cace, 1 F - Garnier, 1 F - Ara, 5 F - Debisschop, 3 F - Soulard, 3 F - Charbonnier, 5 F - Carrere, 3 F - Durand, 5 F - Vignoud, 5 F - Cazenave Cavie, 1 F - Monnier, 10 F - Delfaure, 10 F - Sympathisant, 30 F - X., 15 F - X., 7 F - Pizzolitto, M., 10 F - Rabinovitch Serge, 10 F - Gadrat Nicole, 10 F - Hoareau, 30 F - Tarin, 5 F - Lecteur des Mazades, 3 F - Un gars de FPA de Bordelongue, 15 F - Un travailleur de l'APC, 10 F - Un sympathisant, 5 F - Un électeur d'Arlette, 5 F - Auger Anne-Marie, 30 F - Thérèse, 10 F - Une travailleuse CII Toulouse, 50 F.

Castres : Lycéen, Castres, 7 F - Lycéen, Castres, 3 F - TX, lycéen, Castres, 15 F - Lycéen, Castres, 10 F.

ANGOULEME

Patrick, garçon de café, 5 F - Gustave, Leroy-Sommer, 20 F - Pierrot, OS Leroy-Sommer, 5 F - Un ouvrier, Leroy-Sommer, 10 F - Un OS, Leroy-Sommer, 2 F - Un ouvrier, Leroy-Sommer, 1 F - Un tourneur, Leroy-Sommer, 5 F - OS, Leroy-Sommer, 2 F.

BORDEAUX

Lacroix, 50 F - Duran, 1 0F - Barthélémy, 50 F - Rivaillet, 10 F - Juliette, 10 F - Mauricette, 5 F - Habas, 10 F - Arrivet, 10 F - Le Bris, 10 F - Jeannette, 10 F - Limouzi, 10 F - Elisabeth Barthélémy, 11 F - Laurence Barthélémy, 11 F - Soto, 20 F - Ghislaine, 10 F - Laganardette, 20 F - Une étudiante de Bordeaux, 8 F - Une étudiante de Bordeaux, 5 F - Une étudiante d'Urdos, 5 F - Pemba, 5 F - Quemeneur, 1 F - Florence, 1 F - Patricia, 3 F - Vinnesa, 5 F - Une sympathisante, 10 F - Une étudiante Bordeaux, 50 F - Illisible, 10 F - M. Gire, 60 F - Gallis, 40 F - Bernard, 50 F - Mme Poujol, 10 F - M. Piras, 10 F - M. Bourineau, 5 F - Marie-Pierre, 10 F - Joaquim Poors, 5 F - Claude, 10 F - Sympathisant confiant, 10 F - Zarda, 50 F - Maryse, 10 F - J., 50 F - Pon, 50 F - Anonyme, 1,50 F - Un ORA (ouvrier régime agricole), 10 F - Maître auxiliaire, 5 F - Un routier, 10 F - Un Landais, 10 F - Maman, 5 F - Une sympathisante, 50 F - Un étudiant, 10 F - Un étudiant, 50 F - Trabado Jean, 20 F - Illisible, 6 F - Bourseau, 100 F - Géro, 20 F - Un archiviste, 100 F - Une tâcheronne, 5 F - Deux en préretraite, 50 F.

CHARLEVILLE

Mme Lhauste, 2 F - Abdel-Khadman, 20 F - Boyon Raymond, 50 F.

BOURGES

EC enseignante, 100 F - Un employé de banque, 20 F - Une aide-soignante, 20 F - Un étudiant, 10 F - Un ouvrier de Rosière, 50 F - H. Pinson, St-Amand, 100 F - J.R. Gaillard, ouvrier Michelin, 10 F - Gamard, 30 F - Petit, 10 F - B.L., enseignant, Bourges, 100 F - T.P., ouvrier Michelin, 5 F - Delacque, enseignant, Bourges, 50 F - M.E.D., enseignant Bourges, 30 F - Marie-Laure Potier, lycéenne, 10 F - Roto, instituteur, 15 F - M. et Mme Ternier, des retraités contre Giscard, 20 F - M., 30 F - C.B., prof. 10 F - G.A., prof, 20 F - Maquis, 20 F - M., 50 F - D.A., 10 F - Une employée de la Sécurité sociale, 15 F - Un professeur, 10 F - Serre, 20 F - Un acheteur LO, 3 F - E.C., Bourges, 50 F - C., 30 F - Un enseignant 10 F - Un ouvrier du Bâtiment, 20 F.

VIERZON

X., Vierzon, 50 F - Un apprenti, 10 F - Elève CET 10 F - Elève comptable, 20 F - Anonyme, 10 F - Anonyme, 10 F - Un travailleur de Vierzon, Unelec, 25 F - Un travailleur d'Unelec, 50 F - Un employé de la ville de Vierzon, 3 F - Un maçon de Vierzon, 2 F - Un agent hospitalier, 5 F - Un enseignant de Lille, 20 F - Un cheminot vierzonnais, 10 F - Un enseignant vierzonnais, 10 F - Deux instit. de campagne, 20 F - Un instit., 40 F - Un serrurier, 5 F - Deux lycéennes, 5 F - Un agent SNCF, 20 F.

TOURS

R.D., 10 F - Un sympathisant, 10 F - T.P., 10 F - Un camarade, 60 F - Illisible, 10 F - Gérard, 150 F - André, 5 F - Employé SNCF, 5 F - Vente restaurant universitaire, 2 F - Une employée de la SNCF, 100 F - Une étudiante, 150 F - Une étudiante, 30 F - Un infirmier CHR Bretonneau, 20 F - Une employée, 10 F - Un étudiant, 10 F - Un étudiant, 5 F - Dominique, aide-géomètre, 30 F - Etudiante, 5 F - Etudiante, 20 F - L., enseignant, 34 F - Mauduit, 50 F - Un camarade, 25 F - Une étudiante en socio, Tours 5 F - Anonyme, St-Cyr, 2 F - Travailleur SKF, 8 F - Travailleur SKF, 10 F - Une étudiante M., 12 F - OS de la SKF, 10 F - Ouvrière de la SKF, 10 F - M. et Mme Benois, 50 F - Un ouvrier de la Cogéco, 150 F - Un prof de CES, 50 F - Un ouvrier de Biémont, 5 F - Un couple d'enseignants, 10 F - Un couple d'enseignants, 30 F - Un ouvrier de Cadoux, 25 F - Etudiant, 30 F - Agent technique, 20 F - Etudiant, 7F - Cheminot St-Pierre, 10 F - Dessinateur Voyer, 5 F - Etudiant, 15 F - Corbier, 20 F - Ledoux, 10 F - Un couple de sympathisants, 10 F - Sympathisants, 50 F - Un sympathisant, 10 F.

DIJON

Prépa (ENITA), Werhner, 5 F - Prépa (ENITA) K., 5 F - Prépa Megart, 5 F - Prépa (ENITA), Macbeth, 5 F - Prépa ENITA Babou, 20 F - Prépa ENITA, Fidel, 5 F - Kwaxk, 5 F - Ducert, étudiant IUT, 2 F - Hertz, étudiant IUT, 3 F - Brahami, 3 F - Pascal, 5 F - Soilihi, 5 F - Marché Central de Dijon, 41 F - Huertas, délégué CGT, 5 F - Un ouvrier Idéal-Standard, 10 F - Un ouvrier, 2 F - Thibat, 10 F - Une élève infirmière, 2 F - Jocelyne, 5 F - Annie-Claude, 5 F - Aline, 10 F - Gervaise, 10 F - Antoinette, 7 F - Gilles, 10 F - Véronique, 5 F - Une étudiante, 3 F - Jeune travailleur d'Hodier, 50 F - Marie-Louise, BE, 20 F - Manœuvre dans le bâtiment FJT, 10 F - Serrurier FJT, 10 F - Ecole normale, Françoise, 10 F - Ecole normale (Line), 10 F - Mme Prévot, 15 F - Anonyme, 5 F - X., 3 F - Romene, 25 F - Migueldutone, 10 F - Rogério, 10 F - Carlos, 20 F - Illisible, 10 F - Blandin, 10 F - Rillet, 10 F - Antoni, 10 F - Hausslein, 20 F - Vidal, 10 F - Eric, 5 F.

Duval André, étudiant en médecine, 10 F - Ipesien, 10 F - Scampin Jean, 10 F - Coste Christian, 10 F - Monne Daniel, 10 F - Crestey Michel, 10 F - Piot Louis, 10 F - Amory Patricia, 5 F - Somi Jean-Luc, 5 F - Un travailleur de la BE, 50 F - Casella Rita, 5 F - Réveillon, 10 F - Rigaud André, 10 F - Marte, 10 F - Mme Davo Laurent, 5 F - Collecte faite devant l'usine Pauex (CEM), Dijon, 61 F - Abécassis, 50 F - Meeting Dijon, 10,60 F + 28,20 F.

LE CREUSOT

Un employé de Creusot-Loire, Le Creusot, 10 F - Un ouvrier du Creusot, 5 F - Un salarié de Creusot-Loire, 5 F - Agnès, Le Creusot, 13 F - Martinel, 10 F - Claponi, 10 F - Z., 5 F - Lecardinal, 5 F - SAS, 5 F.

Foyer Creusot-Loire : Mokrane, 10 F - Paco, 2 F - Manuel, 5 F - Miloud, 5 F.

DOLE

Dyss, Dole, 10 F - PTT, Dole, 10 F - Lench, 10 F - Une lycéenne, 5 F - Une lycéenne, 5 F - Un ouvrier, 5 F - Gomet Robert, 10 F - Elisabeth, Castel, 28 F - Winnie Castel, 15 F - Christine Castel, 10 F - Marie-France, 10 F.

REGION EST

Bernard N., 5 F - Ph. : un bidasse qui en a ras-le-bol, 5 F - S. : un militaire d'Allemagne définitivement avec vous, 10 F - Gravelle, 5 F - Un retraité de Lenove, 5 F - Un postier sympathisant, 50 F - Un postier, 2 F - Une M.A., 8 F - Silvès Chenove, 5 F - Jeunet R.D., 5 F - Une sympathisante Chenove, 5 F - Un jeune de Châlon, 5 F - Coutant Marie-Jeanne, 5 F - Un travailleur de l'autoroute, 10 F - Une travailleuse des PTT, 5 F.

DIEPPE - ROUEN

G.L., 10 F - Copain Alpine R., Dieppe, 10 F - Etudiant rouennais, 10 F - Ouvrier Alpine R., Dieppe, 5 F - Etudiant rouennais, 20 F - C., instit., Rouen, 16 F - Ouvrier La Chapelle, 5 F.

DIEPPE

Un sympathisant dieppois, 5 F - Une sympathisante dieppoise, 2 F - Un délégué de chez Lambert, (Alier montais), 3 F - Un sympathisant cheminot (RD), 15 F - Un sympathisant cheminot, 5 F - Une sympathisante Sec. sociale, 5 F - Un sympathisant caenais, 10 F - Claire, Dieppe, 7 F - Sylvia, CRAM, 10 F.

LE HAVRE

M. et Mme Le Gac, 12 F - Un travailleur révolutionnaire de la CFR, 40 F - Dombret, 10 F - Mulot, 10 F - Un autre travailleur révolutionnaire de la CFR, 40 F.

ROUEN

Thoretono, 10 F - E. Defaux, 20 F - P. Guérin, 5 F - M. Hodiesne, 15 F - Natanson, 10 F - Collecte Philo, 5 F - Surveillant externat, 5 F - Surveillant, 5 F - Anonyme, 10 F - Une commerçante de Rouen, 60 F - Anonyme (restau U.), 10 F.

Rouen-Renault-Cléon : OS, 5 F - Gus, 10 F - Z. Alain, 10 F - Zorri, 5 F - Sydney, 5 F - Narcisse, 5 F - Alfred, 10 F - Duval, 3 F - Rolland, 5 F - Gégène, 5 F - Moundi, 3 F - Travailleur réunionnais de RNUR Cléon, 50 F.

TOTAL A CE JOUR : 29.742,30 F

éditorial

Les postiers ont eu Lelong, les appelés ont eu Soufflet, Giscard obligé de sacrifier deux de ses ministres

GISCARD a donc licencié deux des membres de son gouvernement, Jacques Soufflet, ministre de la Défense, et Pierre Lelong, secrétaire d'Etat aux Postes et Télécommunications. Car la fiction de « la démission pour raisons personnelles » ne peut tromper personne. Comme les remerciements chaleureux du président à ses ex-ministres, comme les démentis de Chirac, quelques jours avant le remaniement ministériel, qualifiant celui-ci de « farce », ou de Poniatowski affirmant que c'était là « une élucubration de journalistes ». C'est là un rituel dans le milieu gouvernemental. On ne met pas à la porte, on démissionne. Mais qu'on démissionne, c'est qu'on est mis à la porte.

Et les « raisons personnelles » des deux ministres sont tout ce qu'il y a de publiques : pour Lelong, c'est la longue grève des postiers ; pour Soufflet, c'est le mouvement des jeunes appelés du contingent.

Les postiers ont dû reprendre le travail sans avoir obtenu satisfaction. Ils manifestaient en novembre aux cris de « Nous tiendrons jusqu'au réveillon et Lelong sera le dindon ». **Ils n'ont pas pu tenir jusqu'au réveillon, mais Lelong a tout de même été le dindon. Le gouvernement sait que, dans l'épreuve de force qui l'a opposé et qui l'oppose toujours aux postiers, il n'est pas vraiment vainqueur. Aucun problème n'est réglé. Les postiers ont dû reprendre le travail sans rien, mais le moral dans les centres de tri reste élevé. Les travailleurs ne sont pas vaincus. Leur force est intacte. Le licenciement de leur patron direct est le résultat de leur grève de novembre. Et c'est une victoire pour eux, même si cette victoire est purement morale. Les postiers ont eu la peau de ce secrétaire d'Etat qui, en pleine grève, par bêtise ou par provocation, disait à leur propos que** « certains se la coulent douce » **ou que** « le tri est un travail idiot ».

Et c'est la même chose pour les jeunes appelés du contingent avec le renvoi de Soufflet. Il est le résultat direct de l'Appel des Cent, des manifestations de Draguignan et de Karlsruhe.

Bien sûr, cette victoire des postiers et des jeunes du contingent a des limites. Elle est l'indice que la lutte a touché le gouvernement. Rien de plus. Tout reste à faire pour obtenir satisfaction sur le fond.

Car ce gouvernement peut changer d'hommes ; à la rigueur, de style. Il ne cèdera sur le fond que contraint et forcé.

Il n'est d'ailleurs qu'à voir les hommes qui viennent remplacer les « démissionnaires ». Yvon Bourges, UDR comme Soufflet, et dont le principal fait d'armes, lorsqu'il était secrétaire d'Etat à l'Information, fut d'avoir interdit un film, La religieuse, **qui avait le malheur de déplaire aux réactionnaires et aux bigots de ce pays ; Aymar Achille-Fould, grand propriétaire foncier, P-DG de plusieurs sociétés capitalistes ; Marcel Bigeard enfin, qui a gagné ses galons de général dans les sales guerres coloniales d'Indochine et d'Algérie, l'homme de la bataille d'Alger, c'est-à-dire le responsable direct de la mort sous la torture de centaines, de milliers peut-être d'Algériens et d'Algériennes qui luttaient pour l'indépendance de leur pays.**

Ces hommes-là ne sont pas mieux que les Soufflet ou les Lelong qu'ils remplacent. Au mieux, on verra peut-être dans les prochains jours Achille-Fould reprendre des négociations avec les organisations de postiers. Ou encore Bigeard, mis là pour rassurer les officiers et sous-officiers de carrière en plein désarroi devant la révolte du contingent, essayer de jouer de son prestige de baroudeur, de sportif et « d'officier sorti du rang et resté un homme du peuple ».

Mais les postiers, comme tous les travailleurs, les appelés, comme tous les jeunes, veulent autre chose que de la poudre aux yeux, des bonnes paroles ou de la démagogie.

Dans l'espoir de berner ceux qui ces derniers mois sont vraiment entrés en lutte, Giscard a sacrifié deux de ses ministres. Ce succès des postiers et des appelés ne peut pas créer d'illusions. Mais il nous rappelle que c'est bien la voie choisie par les postiers et le contingent — la voie de la lutte — qui, seule, peut faire reculer Giscard et ceux qu'il représente.

Arlette LAGUILLER.

Pour faire plaisir aux popotes

EN nommant pour la première fois depuis quarante ans un militaire d'active non parlementaire au gouvernement, Giscard d'Estaing a encore réalisé une des innovations dont il a le secret. Il est à noter d'ailleurs qu'encore une fois c'est un autre qui lui en a donné l'idée c'est en effet Massu qui lui a soufflé que le malaise de l'armée ne résisterait pas à Bigeard.

Mais il n'en reste pas moins que, en licenciant Soufflet, Giscard a reconnu que le malaise de l'armée est réel, qu'il ne suffit pas, pour le calmer, de « mettre au trou » quelques « meneurs », comme l'a cru Soufflet. Et en doublant le nouveau ministre d'un militaire, et qui plus est d'un militaire populaire parmi les cadres d'active, Giscard reconnaît ouvertement que ce malaise ne touche pas seulement le contingent mais qu'il s'étend aussi aux militaires de carrière. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir le désarroi des cadres de l'armée devant l'agitation qui affecte le contingent, leur incapacité à s'adapter à cette nouvelle situation, les difficultés qu'ils éprouvent à suivre les mesures contradictoires et les hésitations du gouvernement pour résoudre le problème.

En changeant de ministre, Giscard avoue donc que la politique du dernier était mauvaise et qu'il faut en changer. Mais encore faut-il que ces changements que Giscard veut accomplir passent en douceur parmi les cadres de l'armée. Nul d'entre eux n'ignorera que ces changements, aussi minimes soient-ils, sont dus aux mouvements des appelés, à l'agitation dans les casernes, aux manifestations de Draguignan et de Karlsruhe. Et cela ne doit pas leur faire plaisir que ces « civils » pour lesquels ils ont tant de mépris donnent ainsi raison à d'autres civils contre eux, les militaires, donnent raison à la contestation contre la hiérarchie.

Aussi, Giscard prend-il soin, pour faire passer la pilule, de ne pas faire exécuter ce changement de politique directement par un politicien. Pour faire avaler d'éventuels changements aux cadres militaires, il leur délègue un des leurs, connu comme un dur, comme un baroudeur, comme un homme qui a la réputation d'avoir son franc-parler et d'être plus proche des sous-officiers et des officiers subalternes que des états-majors.

Mais cette nomination de Bigeard montre les limites que Giscard assigne aux changements qu'il envisage d'introduire dans l'armée. Même si, comme la situation et ses déclarations le donnent à penser, il ne vient pas pour mater le contingent par une répression brutale, qu'est-ce que Bigeard pourra faire ? Pousser les officiers à crapahuter un peu plus avec leurs hommes, leur interdire les brimades les plus visibles, les inviter à être plus proches de la troupe, à s'imposer plus par l'exemple que par le règlement ? Alors, grâce à Bigeard, on verra peut-être désormais les colonels courir en tête de leurs hommes au petit matin lors des séances de cross, manger de temps en temps à la même gamelle, se pencher un peu plus sur leurs conditions de vie. Les marches en deviendront peut-être moins longues et la soupe un peu meilleure. Mais le fond ne changera pas. Et même les revendications démocratiques des appelés resteront des revendications ; car on voit mal un Bigeard accepter, par exemple, le droit d'expression dans les casernes. Il fera peut-être en sorte que la discipline soit mieux acceptée, mais il ne changera rien, et lui encore moins qu'un autre, au principe qui fait que les soldats n'ont que le droit d'obéir et de se taire.

Bigeard vient au gouvernement pour calmer les esprits, ceux des militaires de carrière et ceux du contingent. Sa nomination va sans doute satisfaire les premiers. Mais, comme il ne changera rien à ce qui fait le fond du service militaire et de la condition des appelés, elle n'a rien pour satisfaire les seconds.

André ROUSSEL.

sommaire

EN FRANCE

● **Politique intérieure**

Page 6
— Thionville : face au projet de construction d'une centrale nucléaire, des habitants demandent des comptes.
— L'affaire Maurice Audin.
Page 7
— Emigration.
— Fourrière.
— Foyers.
— Congrès PS.

● **Dans les entreprises**

Page 8
— Echos extraits des bulletins d'entreprises.
Pages 9, 12, 13 et 14
— De nos correspondants d'entreprises.

DANS LE MONDE

Page 4
— Il y a dix ans, Malcolm X était assassiné.
Page 5
— Ethiopie.
— Convention franco-allemande.
— Centrales nucléaires américaines.
— Valpreda.
Pages 10 et 11
— Notre camarade Arlette Laguiller aux Antilles.
Page 20
— Portugal - Espagne.

DIVERS

Pages 15 et 16
— Feuilleton.
Page 17
— Cinéma.
Page 18
— Télé.
Page 19
— Livres.

lutte ouvrière

Responsable de la publication :
Michel RODINSON

Composition :
L.I.T.O.
4 ter, rue du Bouloi
Département Presse Offset

Impression : Graphie Presse
Epinay-sur-Seine

Adressez toute correspondance à
LUTTE OUVRIERE
B.P. 233
75865
PARIS CEDEX 18

TARIF DES ABONNEMENTS

Ordinaires

	6 MOIS	1 AN
France	30 F	50 F
Etranger	40 F	65 F
Etranger avion	60 F	120 F

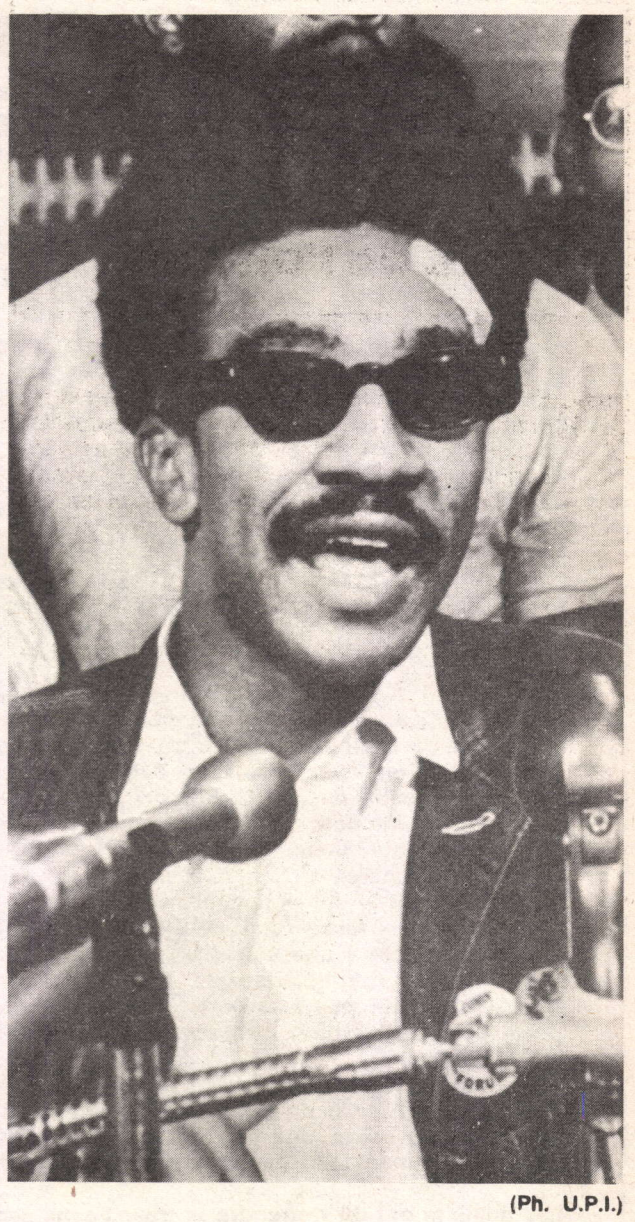
Sous pli fermé

France	70 F	130 F
Etranger	80 F	150 F
Etranger avion	de 200 F à 340 F	de 390 F à 650 F suivant pays

Tous les versements de fonds, abonnements et soutiens divers doivent être faits au :
C.C.P. RODINSON
PARIS-6851-10

(Ph. U.P.I.)

(Ph. A.F.P.)



(Ph. U.P.I.)

De gauche à droite, Bobby Seale, Cassius Clay, Rap Brown, ceux qui ont repris l'héritage de Malcolm X.

IL Y A DIX ANS, MALCOLM X ÉTAIT ASSASSINÉ

LE 21 février 1965, Malcolm X tenait un meeting à New York. Soudain trois hommes bondirent et firent feu sur lui. Le fait qu'ils étaient noirs fit soupçonner les Black Muslims (les Musulmans noirs), organisation à caractère politico-religieux dont il avait été exclu en 1963 et avec laquelle il avait de violentes polémiques. Mais ce n'était pas la première fois que l'on cherchait à assassiner Malcolm X. Parmi le FBI, la CIA et les organisations d'extrême-droite, il y avait suffisamment de gens qui voulaient faire taire celui qui avait donné une voix plus forte et plus claire à la révolte des Noirs américains.

La vie de Malcolm X a suivi une évolution qui fut aussi celle des militants les plus avancés du mouvement noir américain.

Son père est assassiné par le Ku-Klux-Klan alors qu'il n'a que cinq ans. A treize ans, il échoue en maison de correction. Puis cireur de chaussures, il sombre dans la drogue, l'alcool et le jeu. A vingt-et-un ans, il est condamné à dix ans de prison pour avoir volé une montre.

C'est en prison qu'il fait connaissance des Black Muslims qui vont lui redonner confiance en lui-même ainsi que le goût de se battre pour sa dignité d'homme.

Malcolm Little en devient un des principaux orateurs sous le nom de Malcolm X car **« la lettre X, pour le Musulman, est le symbole de l'authentique nom de famille africain qu'il ne peut pas connaître ».**

Mais après son exclusion, ses idées évoluent. Il fonde l'Organisation de l'Unité Afro-Américaine, **« mouvement non-religieux ».**

Face aux théories non-violentes de Martin Luther King, il déclare à ceux qui manifestent derrière le pasteur : **« Lorsque vous manifestez contre la ségrégation et qu'un homme a l'audace de lancer sur vous un chien policier, abattez ce chien** (...) **Même s'ils doivent me jeter en prison demain, je vous dis de tuer ce chien. »**

A la violence raciste, il préconise de répondre par la violence **« si le gouvernement fédéral ne peut pas s'occuper du Klan, nous saurons nous en occuper nous-mêmes. C'est le seul moyen que nous avons de mettre un terme à ses activités. »** Et il ne préconise pas seulement l'auto-défense mais une véritable révolution noire.

Malcolm X a été le porte-parole politique des Noirs américains dès le début des grandes révoltes des ghettos (1964-1968). Son principal mérite a été d'appeler les Noirs à organiser leur auto-défense armée, à ne pas hésiter à employer la violence pour faire taire la violence raciste (ce qui ne l'empêchait pas d'avoir encore des illusions sur les vertus du bulletin de vote). Il a su aussi élargir son point de vue et voir la nécessité de relier la lutte des Noirs américains à celles des peuples du monde. Il a envisagé aussi un travail commun avec les organisations d'extrême-gauche blanches : **« Lorsque vous acquérez la certitude, au cours d'une discussion avec un Blanc, qu'il n'y a pas de place pour le racisme dans sa philosophie, c'est ordinairement qu'il s'agit d'un socialiste. »**

Malgré son radicalisme et malgré sa lucidité même sur bien des problèmes, Malcolm X n'a cependant pas quitté le terrain de la lutte pour les droits démocratiques et celui du nationalisme. Ses sympathies politiques allaient vers les courants radicaux « tiers-mondistes ». Les illusions qu'il continua à garder jusqu'à la fin de sa vie à l'égard des capacités « anti-impérialistes » des hommes du genre de Nasser, sa croyance aux vertus de l'Islam indiquaient les limites maximum de son évolution.

Evolution personnelle qui reflétait très fidèlement l'évolution des meilleurs du mouvement noir américain, et finalement, de l'ensemble de ce mouvement.

Ce n'est pas pour rien que Malcolm X est devenu un symbole. Son destin, son combat personnel pour émerger d'une existence d'opprimé et d'humilié, pour conquérir sa dignité d'homme par la seule voie possible, celle de la révolte ; ses efforts tâtonnants pour accéder à la compréhension des raisons de l'oppression et à la conscience des tâches à accomplir pour y mettre fin étaient à l'image du destin, du combat de milliers d'autres. Et c'est au travers d'une multitude de destins personnels comme celui de Malcolm X que le mouvement noir est parvenu à faire trembler, de l'intérieur, la plus puissante des puissances impérialistes du monde.

La révolte des exploités et des opprimés noirs d'Amérique représentait une énergie formidable. Mais aucune des organisations importantes, aucune des personnalités marquantes, pas plus Malcolm X que les autres, n'ont cherché à placer la lutte des exploités noirs dans la perspective de la lutte de tout le prolétariat pour renverser le monde capitaliste, perspective dans laquelle elle aurait dû tout naturellement se placer.

Et c'était là un des plus douloureux signes de faiblesse du mouvement ouvrier révolutionnaire de n'avoir pas su gagner ne fut-ce qu'une fraction du mouvement noir aux idées socialistes révolutionnaires.

Il faut dire que même des organisations qui, aux Etats-Unis, se réclament du trotskysme, telle le SWP parti socialiste des travailleurs) ont préféré flatter démagogiquement les meilleurs éléments du mouvement noir, et plus particulièrement Malcolm X, s'aligner sur leurs tâtonnements politiques en les présentant comme socialistes révolutionnaires au lieu de chercher à les gagner aux idées révolutionnaires prolétariennes, en les éduquant, en les aidant moralement, matériellement mais surtout politiquement.

L'héritage de Malcom X s'est poursuivi. Carmichael et Rapp Brown ont repris ses idées selon lesquelles **« Pour se faire respecter du pouvoir, il faut un pouvoir »** et ils sont passés de la propagande du pacifisme selon Luther King à celle de la nécessité de la violence et de la construction d'un pouvoir noir. Puis le parti des Panthères Noires, avec Huey Newton, Bobby Seale et Eldridge Cleaver ne s'est pas contenté de faire de la propagande, il a réellement armé ses propres milices dans les ghettos.

Depuis, bien des partisans du pouvoir noir ont sombré dans le capitalisme noir ou le culte de l'africanisme. Les Panthères ont scissionné : Newton tombant dans le réformisme le plus plat et Cleaver restant isolé dans un exil impuissant. Les grandes révoltes des ghettos ont marqué le pas.

Mais la question noire n'est toujours pas résolue aux USA et les ouvriers noirs seront les premiers à faire les frais de la crise qui vient.

Alors il n'est pas difficile de prévoir que les exploités noirs d'Amérique seront poussés vers de nouvelles luttes. Des milliers et des milliers de Malcolm X trouveront le chemin de la révolte, le seul qui peut les sortir de l'humiliation permanente à laquelle les soumet la société capitaliste d'Amérique.

Sur quelle base politique cette lutte s'engagera-t-elle ? Trouvera-t-elle cette fois la voie de la révolution consciente, de la révolution prolétarienne ? Cette question n'est pas seulement vitale pour l'avenir du peuple noir d'Amérique, mais pour l'avenir des Etats-Unis et, partant, pour l'avenir de l'humanité.

Pierre BUISSON

Le nouveau régime éthiopien... sur les traces de l'ancien

DEPUIS le vendredi 31 janvier, le gouvernement éthiopien a déclenché une répression sanglante en Erythrée. Dans la ville d'Asmara, l'armée éthiopienne s'est livrée à des assassinats de sang-froid en ratissant la ville et en utilisant les tanks et l'artillerie après avoir proclamé le couvre-feu.

Les jours précédents, le gouvernement avait annoncé sa volonté de refuser l'indépendance à l'Erythrée et **« d'éliminer ceux qui se battent contre l'unité de l'Ethiopie ».**

Les militaires au pouvoir à Addis-Abéba ont-ils décidé d'abandonner la perspective d'une solution négociée avec les nationalistes érythréens ? Ont-ils décidé d'engager une lutte totale et prolongée contre les maquis nationalistes d'Erythrée ?

S'agit-il au contraire d'une répression qui vise à mettre le gouvernement en position de force en cas de négociation avec le mouvement nationaliste érythréen, en tentant de briser l'audience de ce dernier en Asmara.

Quoi qu'il en soit, les meurtres et les représailles de l'armée éthiopienne ne peuvent que rapprocher davantage les populations des maquis érythréens qui luttent depuis bientôt treize ans pour l'indépendance. Et ce n'est pas le faible gouvernement militaire éthiopien, régnant sur un pays sous-développé où sévit la famine, qui pourra briser la volonté d'un peuple de se libérer de la tyrannie.

S.L.

La ratification de la convention franco-allemande : de la poudre aux yeux!

LE Bundestag — le Parlement ouest-allemand — vient donc de ratifier la convention juridique franco-allemande prévoyant la poursuite des criminels de guerre nazis, condamnés en France par contumace, devant les tribunaux de l'Allemagne fédérale. Certains ont présenté cela comme la possibilité enfin offerte de faire rendre compte de leurs crimes à un certain nombre de tortionnaires hitlériens, vivant aujourd'hui paisiblement en Allemagne de l'Ouest.

Mais le fait que le texte qui vient d'être ainsi ratifié soit daté du 2 février 1971 et qu'il ait fallu quatre ans pour que ce vote intervienne en dit long sur la manière dont il sera selon toute vraisemblance utilisé. On a certes expliqué cette lenteur par le fait que le rapporteur de la loi devant la commission juridique du Bundestag était le député « libéral » Achenbach, ancien adjoint d'Otto Abetz à l'ambassade d'Allemagne à Paris de 1940 à 1943. Mais si celui-ci a pu, pour des raisons évidentes, freiner pendant des années la ratification de cette convention, c'est bien parce qu'à Bonn personne n'était très pressé de la voter.

Pourquoi en effet le très démocratique Etat ouest-allemand se frapperait-il lui-même en faisant la chasse aux anciens nazis qui fourmillent en son sein, non parce que la « dénazification » a été trop timidement conduite, mais tout simplement parce que, pour reconstruire, après l'effondrement du Troisième Reich, un appareil d'Etat chargé de défendre leurs privilèges, les possédants allemands n'ont pu que faire appel — sous l'œil bienveillant de leurs vainqueurs « démocrates » — aux spécialistes qu'étaient les anciens serviteurs de l'Etat hitlérien.

La situation sociale actuelle d'un certain nombre des hommes qui pourraient être poursuivis en vertu de la convention juridique franco-allemande en dit d'ailleurs long de ce point de vue. Certains sont de respectables bourgeois, comme ce Kurt Lischka, ancien chef-adjoint des services de sécurité allemands en France, responsable entre autres de la rafle du Vel' d'Hiv, aujourd'hui fondé de pouvoir dans une société d'import-export de Cologne ; ou encore comme ce Herbert Hagen, ancien représentant de Eichmann à Paris, aujourd'hui directeur commercial d'une entreprise de machines-outils en Rhénanie-Westphalie. D'autres viennent de terminer une paisible carrière en tant que serviteurs de l'Etat ouest-allemand, comme Karl Molinari, ancien général de la Wehrmacht, condamné à mort par contumace en 1951 à Metz pour l'exécution de 106 otages français, et qui est aujourd'hui à la retraite après avoir fini sa carrière dans la Bundeswehr ; ou comme ce Heinrich Illers, ancien chef de la Gestapo à Paris, qui était encore, il y a deux ans, au moment de prendre sa retraite, président du tribunal des affaires sociales de Basse-Saxe.

Alors, il ne faut évidemment pas compter sur des hommes comme Illers pour poursuivre les anciens tortionnaires nazis, et le gouvernement français ne leur en demande évidemment pas tant. Car lui non plus n'est ni très pressé, ni très exigeant. Face à la partie de son opinion publique qui reste sensibilisée aux événements d'il y a trente ou trente-cinq ans et qui s'indigne de voir ces gens-là finir paisiblement leurs jours, il est bien forcé de réclamer de temps en temps leur jugement. Mais il le fait dans les formes, sans insister, sachant qu'il suffit de tenir quelques années encore pour que l'on puisse déclarer l'action de la justice éteinte ou, si l'on y tient vraiment, pour condamner quelques anciens tortionnaires nazis à titre posthume.

Il est d'autant plus compréhensif, le gouvernement français, qu'il ne se donnerait même pas la peine de ratifier une convention juridique franco-algérienne, si d'aventure le peuple algérien réclamait le châtiment des criminels de guerre français qui ont pendant huit ans torturé et massacré impunément sur son sol, s'il réclamait le jugement d'un Massu, qui se vante aujourd'hui impunément d'avoir utilisé la torture, ou celui du nouveau ministre Bigeard pour ses hauts faits d'armes ; s'il réclamait aussi le jugement des hommes politiques qui ont couvert toutes ces saloperies, de Mollet à Debré.

Car, à Paris comme à Bonn, ce sont les mêmes sinistres crapules qui mènent le jeu, capables des mêmes crimes pour la défense des intérêts et des privilèges de leur bourgeoisie respective.

F.D.

Inflation comme capitalisme, et non pas comme pétrole

DIMANCHE dernier, les représentants des Etats membres de l'OPEP, réunis à Alger, ont émis un avis favorable aux propositions présentées par Belaïd Abdessalam, le représentant algérien. Ces propositions vont devenir l'axe de travail, pour la réunion des chefs d'Etat membres de l'OPEP convoquée en février à Vienne et deviendront sans doute les propositions présentées par ces Etats à la conférence de mars sur l'Energie, qui réunira les pays producteurs et consommateurs de pétrole.

D'après ces propositions, l'OPEP, qui avait déjà décidé en décembre dernier de geler le prix du pétrole pour neuf mois, déciderait de prolonger ce « gel » pour toute l'année 1975. D'autre part, serait adoptée la proposition d'une indexation, seulement partielle (80 à 90 %), du prix du brut sur les prix des biens importés des pays industrialisés, et cela en 1976 et 1977.

Ces propositions qui se traduiront par des pertes considérables de recette pour les pays producteurs, indiquent que, contrairement à toutes les stupidités avancées sur la possibilité des pays producteurs de pétrole de se libérer de l'emprise de l'impérialisme, ces pays continuent bel et bien à en être les victimes. Et, en ce sens, elles montrent les limites du pouvoir des pays producteurs sur leurs propres richesses. Mais, en dehors de cet aspect, autre chose apparaît clairement après cette décision. Depuis un an et demi, une campagne de propagande, et dans certains cas d'intoxication, nous explique que la crise et plus spécialement la hausse vertigineuse des prix sont dues essentiellement à la hausse du prix du pétrole. C'est même là l'argument favori de Giscard, quand il explique la nécessité de faire de « grands efforts » pour rétablir l'équilibre de la balance des paiements. Or, aujourd'hui, les Etats producteurs sont prêts à assurer la stabilité des prix du brut pour un an.

Allons-nous donc voir cesser l'inflation ? Mais le seul problème, pour le gouvernement français, si effectivement le prix du pétrole ne bouge pas pendant un an, ce sera de trouver un autre produit ou d'autres Etats pouvant servir de boucs-émissaires pour justifier une inflation qui a comme unique cause le système capitaliste lui-même !

G.C.

Des centrales nucléaires américaines qui ne sont pas au point

AUX USA, vingt-trois centrales nucléaires du type à eau bouillante vont certainement devoir s'arrêter pour permettre de vérifier dans un délai de vingt jours un système de tuyauteries qui fuit dans l'une d'entre elles.

La fuite serait mineure et n'aurait pas entraîné de perte de matières radioactives.

Mais, tout de même, il y a quelques semaines à peine, il avait fallu vérifier déjà ces mêmes centrales et ces mêmes tuyauteries. Il semble vraiment qu'elles ne soient pas au point.

Et ce n'est pas la première fois qu'aux Etats-Unis ou ailleurs on est contraint d'arrêter des réacteurs atomiques pour une raison ou une autre.

Certes, l'industrie nucléaire est entourée d'un luxe de précautions et de surveillance sans commune mesure avec ce qui se passe dans d'autres domaines ; certes, à la moindre alerte, on arrête tout ; mais c'est quand même la loi du profit qui guide les constructeurs. Maintenant qu'on se lance dans la multiplication des centrales, que les réacteurs entrent véritablement dans la phase industrielle, les risques sont multipliés.

Lorsqu'on connaît le mépris avec lequel certains capitalistes considèrent la sécurité publique, on ne peut qu'être inquiet. Rappelons que, dans un domaine aussi délicat que l'aviation, où les contrôles sont pourtant sévères, il a parfois fallu faire cesser de voler momentanément certains types d'appareils (comme le Comet par exemple) et l'on se souvient de cet avion Starfishter américain, employé en Allemagne fédérale, qui s'écrasait sans cesse au sol (et qui ne fut même pas retiré, celui-là, en dépit de nombreuses victimes). Les capitalistes qui ont financé ces appareils les avaient fabriqués en série avant d'être tout à fait sûrs de leur bon fonctionnement. Peut-on jurer qu'il n'en sera pas de même dans l'industrie de l'atome ?

Les centrales nucléaires sont peut-être un progrès, mais elles sont aussi des instruments dangereux entre les mains des capitalistes.

Et l'opinion publique a mille fois raison d'être méfiante et d'exiger des comptes.

A.V.

Le procès Valpréda de nouveau renvoyé

LA cour d'assises de Catanzaro a décidé le 1er février de renvoyer le procès de Piestro Valpreda, ce militant anarchiste italien accusé sans preuve d'être l'un des auteurs de l'attentat de Milan de 1969. C'était le troisième procès Valpreda, à ceci près que la justice italienne (qui a le sens de l'amalgame !) prétendait cette fois-ci faire siéger côte à côte, sur le banc des accusés, Valpreda et deux néo-fascistes, inculpés depuis 1972 (et avec sans doute plus de raison) dans cette affaire.

Les grands absents étaient les services secrets italiens, soupçonnés de n'avoir pas été étrangers à cet attentat. C'est d'ailleurs pour demander l'audition d'un de leurs informateurs connus, que les avocats des néo-fascistes ont plaidé, et obtenu, le renvoi de l'affaire. Mais il y a tout lieu de penser qu'il était plus facile de renvoyer le procès, qu'il le sera de faire celui de la police... et de la justice.

Thionville :

Face au projet de construction d'une centrale nucléaire, des habitants demandent des comptes

DANS la région de Thionville (Moselle), depuis un certain temps, une partie de la population s'inquiète au sujet de la centrale nucléaire qui doit s'implanter à dix kilomètres de là, à Cattenom. Le Conseil général du département vient d'ailleurs d'adopter le projet, sans que le gouvernement ait jugé la population digne d'être informée du détail exact de ses plans ni des répercussions que l'implantation d'une telle centrale pourrait avoir sur le cadre de vie.

Il serait certes ridicule de condamner en elle-même l'utilisation de l'énergie nucléaire car, quels que soient les problèmes et les risques que présente son utilisation, il n'y a pas de raison que la science et la technique ne permettent pas de trouver des solutions satisfaisantes à ces problèmes. Mais, dans cette société où ce n'est pas l'intérêt général qui commande, où ce sont au contraire les intérêts particuliers des capitalistes qui font la loi, il n'y a pas non plus de raison de faire confiance aux banquiers, à leur Etat, ou à l'EDF, pour prendre toutes les mesures de sécurité souhaitables.

D'autant que les normes de sécurité envisagées semblent bien inférieures à ce qui se fait dans d'autres pays. Aux Etats-Unis, par exemple, la loi fixe à une distance minimum de seize kilomètres de la ville la plus proche l'implantation d'une centrale de 1.000 mégawatts, alors que celle de Cattenom, située à dix kilomètres de Thionville, serait de 4.000 mégawatts. Le moindre accident mécanique pourrait entraîner des conséquences extrêmement graves, avec la fuite de particules radio-actives. Tout le monde se souvient des accidents survenus à Saint-Laurent-des-Eaux et à Marcoule. Et on parle également des perturbations de climat que risque de provoquer l'évaporation de l'eau de refroidissement, à raison de deux mètres-cube par seconde, qui pourrait couvrir le ciel de nuages permanents.

Ces problèmes ont été évoqués au cours d'un meeting organisé jeudi 23 janvier, à Cattenom, par l'Association pour la Sauvegarde de la Vallée de la Moselle, et qui a rassemblé près de 1.000 personnes.

(Ph. Elie Kagan.)

Les orateurs ont montré, entre autres, combien le plan de défense mis sur pied par le gouvernement en cas d'accident (plan Orsec) était peu sérieux : « **Quiconque sera touché, devra abandonner vêtements et chaussures devant sa maison (...), se laver à grande eau (eau en bouteille non contaminée) ... ne pas perdre son sang-froid. D'importantes forces de police seront envoyées sur-le-champ !** »

Un ingénieur de l'EDF, invité par le maire UDR de Cattenom, pour essayer de rassurer la population et de défendre le projet gouvernemental, fut obligé de s'expliquer là-dessus et de répondre, pour une fois, aux habitants qui lui ont demandé des comptes. Interrogé sur ce qu'il adviendrait de la centrale dans une vingtaine d'années, lorsqu'elle serait hors d'état de fonctionner (il est en effet impossible à l'heure actuelle de démonter le réacteur), il utilisa un argument percutant : au XIX[e] siècle, lorsqu'on a construit les premières automobiles, s'est-on posé la question de savoir ce qu'il adviendrait ensuite de leurs carcasses ? Ce genre de raisonnement est significatif de l'imprévoyance qui préside à toutes les grandes décisions du gouvernement : construisons, pourvu que cela rapporte ; on verra bien après ce qui arrivera.

Ce meeting a montré que la population n'était pas prête à accepter n'importe quoi et qu'elle exige qu'on lui rende des comptes sur les décisions qui la concernent. Ses participants ont affirmé, par leur présence, qu'ils refusent de faire confiance aveuglément aux spécialistes, aux « élus locaux », qui veulent décider à leur place.

Correspondant L.O.

L'affaire Maurice Audin devant le tribunal administratif de Paris

IL a fallu beaucoup d'acharnement pour que l'affaire Audin réapparaisse en justice, même par le biais d'une plainte auprès du tribunal administratif de Paris. Et pourtant, Maurice Audin, c'est un nom que n'a oublié aucun de ceux qui ont vécu la période de la guerre d'Algérie.

C'était en juin 1957, en pleine guerre d'Algérie. Maurice Audin, professeur et membre du Parti Communiste Algérien, était arrêté chez lui, à Alger. Transporté pour interrogatoire au centre de tri d'El Biar, il devait y disparaître définitivement.

Selon les autorités militaires, au cours d'un transfert vers d'autres locaux, il aurait profité d'un ralentissement de la jeep pour s'enfuir et on ne l'aurait jamais retrouvé.

Selon sa femme, selon d'autres militants communistes algériens, selon les témoignages de ceux qui l'ont vu à El Biar le jour de son arrestation, Maurice Audin aurait été torturé à deux reprises puis étranglé en cours d'interrogatoire par un militaire pris de fureur.

Un comité Maurice Audin a été créé, des témoignages recueillis, des livres ont été écrits depuis, qui établissent formellement l'assassinat d'Audin. Pourtant jamais sa femme n'a pu obtenir réparation. Le procès des assassins d'Audin n'a jamais eu lieu. La justice s'est même refusée à prendre position sur le fond. En juin 1962, elle s'est « dessaisie » de l'affaire en rendant une ordonnance de non-lieu, fondée sur la loi d'amnistie.

Aujourd'hui, dix-huit ans après, l'affaire revient devant un tribunal. Il s'agit du tribunal administratif de Paris, auquel la femme d'Audin demande 40.000 F d'indemnité. Cette procédure peu courante va-t-elle permettre de faire aujourd'hui la lumière sur des faits si longtemps « enterrés » ?

Vraisemblablement pas. Serré, le commissaire du gouvernement, a contesté la compétence du tribunal. Il l'a fait dans les formes, en assortissant ses propos de grandes déclarations sur les libertés individuelles, la justice plus humaine et l'humanisme. Mais, une fois de plus, c'est en se fondant sur un prétexte juridique qu'il demande au tribunal de s'abstenir sur le fond et de différer le jugement, voire de le déclarer impossible.

Pourtant les faits sont connus. L'existence de la torture comme méthode d'interrogatoire n'est plus niée par personne. Massu s'en réclame ouvertement dans son livre. Les disparitions lors de tentatives d'évasion font partie des procédés pratiqués par l'armée française en Algérie. Mais il faut croire qu'il n'est pas possible en France de s'attaquer judiciairement à l'institution militaire. Aucune loi ne l'interdit, mais les affaires s'égarent dans les entrelacs juridiques, personne ne s'avère compétent, l'action de la justice s'éteint d'elle-même, etc. De toutes les branches de l'appareil d'Etat, l'armée est peut-être la plus intouchable. La solidarité de corps et de classe qui unit police, justice et armée fait régner la loi du silence dans ce « milieu » bien particulier. C'est cela l'Etat, et il n'y a rien à attendre de lui. L'acharnement de Mme Audin a le mérite de le démontrer publiquement.

Colette BERNARD.

Émigration :

De la mise en place de l'arsenal administratif...

Depuis le 1er janvier, les travailleurs africains en France sont soumis à des tracasseries administratives supplémentaires : désormais, il leur faudra avoir une carte de séjour pour résider en France. Cela, alors qu'auparavant il leur suffisait de posséder une carte d'identité de leur pays d'origine.

La circulaire émanant de Poniatowski n'a été rendue publique que plusieurs jours après que les services des préfectures aient commencé à harceler les travailleurs africains... Ces mesures sont une entrave supplémentaire pour les travailleurs africains : certes, au moins sur le papier, tous les travailleurs originaires des pays d'Afrique Noire anciennement colonisés par la France qui résidaient en France avant le 1er décembre 1974 ont droit automatiquement à une carte de séjour, à condition qu'ils puissent apporter la preuve de leur présence en France avant cette date. Mais tous ceux qui ont émigré après cette date, ou comptent le faire, devront présenter un contrat de travail aux autorités françaises avant de quitter leur pays. En fait, le gouvernement français se donne des moyens juridiques pour contrôler la présence et éventuellement pour limiter l'entrée des travailleurs africains en France, entérinant sur le papier ce qu'il pratiquait déjà aux frontières où, sans cesse, des travailleurs qui cherchaient à pénétrer en France étaient refoulés.

En plus, rien ne garantit que, au moment où ceux qui ont obtenu la carte de séjour voudront la renouveler, les conditions d'obtention n'auront pas changé.

Non content de parquer les travailleurs africains dans des foyers-taudis, de les soumettre aux continuelles tracasseries de son administration, le gouvernement supprime aux travailleurs africains un des bien maigres privilèges qu'ils avaient par rapport aux autres travailleurs émigrés, généralisant un peu plus des mesures qui font des travailleurs émigrés des travailleurs pratiquement sans aucun droit dans le pays où ils travaillent.

...à son utilisation

Quelques semaines à peine après la mise en application de la circulaire Poniatowski, son efficacité apparaissait déjà : les travailleurs des foyers AFTAM — association qui gère un grand nombre de foyers de travailleurs africains — en grève des loyers se voyaient refuser par la direction les quittances nécessaires pour établir leur demande de carte de séjour. Or, étant donné le délai de trois mois qu'ont les travailleurs africains pour établir cette demande, on voit par quel moyen la direction des foyers AFTAM, aidée par l'administration, veut faire pression sur les locataires pour qu'ils cessent leur grève des loyers...

Fourrière : les policiers ajoutaient au racket légal de l'État leur racket individuel

Devant la quatorzième chambre correctionnelle de Paris, vingt-sept gardiens de la paix comparaissent actuellement sous l'inculpation de vols dans les véhicules amenés à la fourrière. Du poste auto-radio à la roue de secours, en passant par les sièges et même le moteur, tous ces braves gens avaient organisé une véritable industrie de la récupération après effraction dans les voitures dont ils avaient la charge. L'ampleur du trafic était telle qu'il existait même un argot de métier pour désigner leur coupable industrie.

L'Etat, qui veut se réserver le bénéfice exclusif du racket des automobilistes (et on sait que la mise en fourrière des véhicules lui rapporte de coquettes sommes), ne pouvait rester longtemps indifférent devant cette concurrence sauvage, d'autant qu'un nombre grandissant d'automobilistes volés rendaient le scandale public en portant plainte.

C'est pourquoi tout ce beau monde est aujourd'hui inculpé et jugé. Mais, quel que soit le verdict, rien n'empêchera d'autres gardiens de la paix de se livrer à de semblables agissements s'ils les jugent fructueux. Une seule solution s'impose : la suppression de la fourrière !

Foyers : intervention de la police

Suite à de récentes augmentations du loyer, un Comité de locataires s'est créé dans les foyers des travailleurs de Creusot-Loire. Repoussant ces augmentations, il exige que le paiement se fasse directement par les locataires au lieu d'être prélevé automatiquement sur leur salaire comme c'était la règle auparavant.

Par ailleurs, au foyer Chanliau, la semaine dernière, contre la volonté de tous les locataires, la direction a décidé l'expulsion de trois de nos camarades. Lundi dernier, une réunion de locataires s'est tenue au foyer afin de défendre ensemble les expulsés. Mais en plus de cela, ce lundi, la direction a fait fermer les salles de télévision sous prétexte qu'il y aurait eu vol d'un régulateur de courant — en fait, pour éviter que nous nous réunissions. Nous sommes allés demander aux gardiens que les portes des salles de télé soient ouvertes.

Ces derniers ne se décidèrent à apparaître qu'après avoir appelé les forces de l'ordre !

Un car et une voiture de police pénétrèrent donc au foyer, ce qui est parfaitement illégal et constitue une violation de domicile. Mais les locataires, pas du tout intimidés, les chahutèrent trois quarts d'heure durant... au bout desquels la police n'eut plus qu'à évacuer les lieux !

Résultat : la salle de télé est ouverte ; nos camarades, qui ne devraient plus être là, le sont toujours. Quant au Comité, il ne s'arrête pas là. Samedi matin, un tract d'information était distribué à la population. Et il est bien décidé à poursuivre l'action jusqu'à satisfaction.

Le congrès du PS : un parti qui est l'obligé de son premier secrétaire

Le congrès du Parti Socialiste qui s'est tenu à Pau du 31 janvier au 2 février a été sans surprise et n'aura finalement que confirmé la position politique acquise par ce parti depuis quelques années, et plus particulièrement depuis les dernières élections présidentielles.

Du point de vue de l'orientation politique d'abord, malgré les réunions inter-tendances qui se sont succédé pendant trois jours, et les votes successifs sur les quatre motions différentes présentées au suffrage des congressistes, c'est l'orientation précédente qui a été confirmée. Et dans l'orientation proposée par la plus importante tendance « opposante », le CERES, il est bien difficile de voir une différence réelle, autre que verbale avec celle de Mitterrand. Car les propositions du CERES : rapports plus étroits du PS avec le PC, par exemple par la tenue de meetings communs et la mise en place de listes d'union de la gauche dès le premier tour des élections municipales de 1978 sont sans doute une façon pour le CERES d'entretenir son image d' « aile gauche » du parti, mais restent avec ces quelques nuances dans le cadre de la politique menée par Mitterrand depuis quelques années, un Mitterrand que, d'ailleurs, le CERES ne remet pas en cause.

Car c'est grâce à Mitterrand que, en quelques années, le PS a accompli d'importants progrès électoraux, jusqu'à apparaître comme la principale formation d'opposition. C'est parce que cet homme politique bourgeois a su se rendre indispensable au PCF, obtenir ses voix et finalement en faire son allié obligé, que le PS a retrouvé une crédibilité politique. Mais, sans Mitterrand, cette crédibilité nouvelle du PS ne serait pas. Et si, de par sa politique, le PCF est, malgré ses rodomontades, l'otage de Mitterrand, le Parti Socialiste lui-même n'est finalement pas moins que le PCF, l'obligé de son premier secrétaire.

Voilà pourquoi l'opposition « de gauche » du CERES doit être ramenée à ses justes proportions. Malgré les 25 % des mandats qu'elle a obtenus, malgré le bruit fait sur la « rupture » entre le CERES et le courant majoritaire de Mitterrand, elle n'est jamais qu'une façon de se démarquer de celui-ci, avec des phrases « de gauche » tout en restant d'accord sur l'essentiel : ce dernier point est la condition pour être de la partie lors du partage des portefeuilles ministérielles, si jamais la réussite de sa politique actuelle conduit Mitterrand au pouvoir. Et le CERES a finalement pris bien soin de préciser son entière fidélité au parti, car il ne voit pas d'avenir politique hors de celui-ci, c'est-à-dire en fait, hors de la carrière ministérielle ou présidentielle possible de Mitterrand. Et il est vrai d'ailleurs que pour ce type de tendance, tout comme d'ailleurs pour l'ensemble des hommes qui composent l'appareil du Parti Socialiste, il n'est guère d'avenir politique en dehors des postes que la bourgeoisie voudra bien leur confier.

Quant au PCF, il peut maintenant parler de « tournant à droite » du PS devant le fait que le congrès a ignoré superbement la polémique engagée avec lui, en se bornant à la présentation d'un document confirmant ses orientations précédentes, avec toutes ses ambiguïtés, et remettant la discussion de la polémique à plus tard. Mais l'orientation du PS actuel n'est que la continuation de sa politique précédente, une politique dont le PCF a en grande partie assuré le succès, et dont quelles que soient aujourd'hui ses critiques, il ne peut qu'assumer les conséquences, faute d'avoir une autre politique à mener.

André FRYS.

Réunions publiques

lutte ouvrière

" L'armée permanente, un instrument d'oppression à détruire "

- ROUEN
  Vendredi 7 février
  à 20 h 30
  Halle aux Toiles

" Face à la crise, que proposent les révolutionnaires ?"

- LILLE
  Vendredi 7 février
  à 20 h 30
  Café :
  « Le palais de la bière »
  Place Richobé
- VALENCIENNES
  Samedi 8 février
  à 15 heures
  Salle de l'Hôtel de Ville
- DUNKERQUE
  Samedi 8 février
  à 15 heures
  Salle du Fort-Louis
  Rue du Fort-Louis

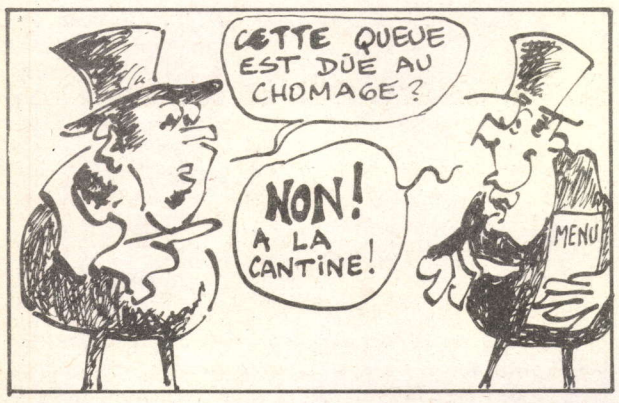
MESQUINERIES PATRONALES

tiens bon la rampe !

● *THOMSON-CSF (Gennevilliers)*

Depuis quelques mois, en guise d'apéritif, nous faisons la queue à la cantine pendant vingt minutes et ce, malgré la récente et savante augmentation du nombre de services.

Pour remédier à cet état de choses, la direction s'était



engagée à faire ouvrir une cinquième rampe courant janvier ; nous sommes déjà le 21. Aurait-elle oublié de préciser qu'il s'agissait de janvier 1976 ?

l'utilité des douches

● *CHANTIERS DE L'ATLANTIQUE (Saint-Nazaire)*

A l'emplacement de l'ancienne cantine, la direction a eu la largesse de nous construire un vestiaire tout neuf, avec des douches toutes neuves. Le seul problème : la porte est fermée à clé et on a écrit dessus : « en panne »...

Des sanitaires réservés à la décoration, c'est inutile. La crasse du patron, nous aimerions bien pouvoir la lui laisser avant de rentrer chez nous.

Faidherbe : plus d'inscrits que de chaises !

● *CREDIT LYONNAIS (Agences)*

Lors d'une visite à Faidherbe d'un responsable des cours du CAP et du BP, il a eu la joie de constater que les classes étaient bien remplies, c'est le moins que l'on puisse dire : les vingt-trois chaises étaient occupées... et il y avait quatre absents !

Pour expliquer ce petit détail, on nous a signalé que de toutes façons, il y a toujours des absents tout au long de l'année. Ainsi on apprend que, pour répartir les élèves suivant le nombre de places, on tient compte des absences. Car voyez-vous, on compte sur un certain « désintérêt » pour les cours.

Par extension on se demande pourquoi chaque membre de la direction a un bureau : ils ne sont jamais là lorsque l'on veut les voir !

la direction se fiche du monde

● *THOMSON-CSF (Issy-les-Moulineaux)*

Le souterrain, avec ses escaliers, est inutilisable par les travailleurs handicapés. Alors ces camarades sont obligés de faire le tour par le rond-point Victor-Hugo pour se rendre à la cantine.

Pour raccourcir ce trajet, la direction aurait décidé de faire ouvrir la porte qui donne sur la rue nouvelle (en face de la porte du 52) aux travailleurs handicapés. Elle l'avait même annoncé aux délégués du personnel.

Mais, une semaine après l'annonce de cette décision, les gardiens n'étaient pas au courant et refusaient, dans un premier temps, d'ouvrir cette porte à un travailleur handicapé qui le demandait. Les gardiens n'avaient pas d'ordres. Il faut croire que les transmissions ne sont pas rapides entre le chef du personnel et le chef des gardiens.

Parce que, ces « détails-là », les patrons n'y pensent pas. Ils ne sont pas assez civilisés pour cela.

HALTE AUX BRIMADES

ne nous laissons pas faire

● *PEUGEOT-CARROSSERIE (Sochaux)*

La semaine dernière, en carrosserie finition, chaine 31, secteur contrôle, une ouvrière a eu un avertissement avec un jour de mise à pied pour avoir oublié de signaler deux défauts. Cette ouvrière avait eu un avertissement la semaine précédente pour le même motif.

Evidemment, il ne viendrait pas à l'idée à certains agents de maitrise à l'esprit trop étroit de penser qu'une ouvrière peut être fatiguée, avoir des soucis de famille, etc. Mais il est vrai qu'il n'y a que ceux qui ne font rien qui ne se trompent jamais !

De toute façon, c'est à nous tous de ne pas laisser sanctionner l'un d'entre nous pour n'importe quel motif, d'autant plus qu'une telle sanction renouvelée peut entrainer le licenciement.

assez de brimades

● *MOTOROLA (Toulouse)*

Un travailleur de nuit du moulage a été mis à pied 24 heures pour « mauvais travail ».

Sur quels critères la direction se permet-elle de nous incriminer pour mauvais travail ? Si notre travail est « mauvais », comme elle le dit, n'est-ce pas plutôt la faute du matériel avec lequel nous travaillons, machines ou produits ?

Il est vrai qu'en ce moment tous les prétextes sont bons pour tenter de nous mettre au pas. Il est inadmissible d'être ainsi soumis à l'arbitraire de ces messieurs de la direction. Eux, bien sûr, sont à l'abri de telles brimades : il est vrai qu'il serait difficile de les sanctionner pour « mauvais travail », vu qu'ils n'en font pas, ou si peu...

CHOMAGE PARTIEL INDEMNISE A 100 %

des congés, d'accord, mais sans perte de salaire

● *IDEAL-STANDARD (Aulnay-sous-Bois)*

A l'usine, nous avons déjà eu plus de trois semaines de chômage partiel, indemnisé à 7,30 F de l'heure. Et les camarades qui ne seront pas licenciés en auront encore dans les mois qui viennent. Il ne leur sera indemnisé qu'à 5,10 F.

Si la direction a des problèmes avec sa production et qu'elle est amenée à nous donner des vacances, nous ne sommes pas contre, au contraire. Mais nous voulons toucher notre salaire normal. Car en chômant partiellement, nous touchons moins qu'en chômant totalement.

Les patrons se sont assez enrichis sur notre dos lorsque les affaires marchaient. Maintenant qu'elles marchent moins bien, ce n'est pas à nous d'en faire les frais. Ce qu'il nous faut, c'est l'indemnisation à 100 % des heures chômées.

indemnisation à 100 %

● *GENERAL MOTORS (Gennevilliers)*

Comment devrions-nous être indemnisés pour cette nouvelle période de chômage technique ?

Selon les accords actuellement en vigueur, nous aurions droit à une allocation publique de 2,10 F de l'heure, à laquelle s'ajoute une indemnisation patronale de 3,90 F. (La direction a annoncé au Comité d'Entreprise de jeudi dernier qu'elle nous faisait le cadeau généreux de 20 centimes supplémentaires sur sa quote-part. Merci patron !)

Mais au total cela ne nous fait donc que 6 F de l'heure, alors que le salaire de la plupart d'entre nous, OS, tourne autour de 9 F de l'heure.

Une telle amputation est inadmissible. Il y a peu de temps, le gouvernement et les patrons ont annoncé à grand renfort de publicité qu'à certaines conditions le chômage total serait indemnisé, un an durant, à 90 %. Pourquoi le chômage partiel ne serait-il pas indemnisé au moins dans les mêmes proportions ?

Sinon, c'est vraiment trop facile ! Le gouvernement des patrons fait de belles lois dites sociales sur le chômage total et ensuite, pour ne rien débourser, les patrons mettent les ouvriers au chômage partiel, avec une indemnisation qui est une aumône. C'est de l'escroquerie ! Nous voulons l'intégralité de nos salaires.

LA SNCF, UN DANGER POUR TOUT LE MONDE

ça tombe en ruine !

● *SNCF (Dijon)*

Dernièrement, sur la ligne Dijon-Dole, près de la gare de Villers-Rotin, la voie s'est effondrée de plusieurs dizaines de centimètres. Par chance, on s'en est aperçu à temps et il n'y a pas eu d'accident. Conséquence : tout le trafic bloqué, les trains détournés et des retards très importants.

Pourtant, de tels éboulements ne sont pas inévitables comme voudrait bien le faire croire la SNCF. En fait, ce n'est pas la première fois que la voie « bouge ». Tous les cheminots savent que, dès qu'il pleut trop, il y a des risques. La SNCF le sait aussi mais elle préfère « rafistoler » plutôt que d'entreprendre des travaux plus importants et pourtant indispensables.

Ainsi, elle joue avec la vie des usagers en attendant d'accuser la fatalité le jour où il y aura une catastrophe !

sécurité : il est prévu de ne rien prévoir

● *SNCF (Tours - St-Pierre)*

La circulation le long des voies est dangereuse, direz-vous ? Pensez-vous ! La SNCF a toutes les recettes nécessaires pour éviter l'accident. Il suffit de lire le rectificatif numéro 2 du P9.

Ainsi l'agent doit « prendre la précaution de tourner immédiatement la tête toutes les fois qu'il entend derrière lui le sifflet d'une machine, le klaxon d'un autorail, le bruit d'un train en marche, etc. ». **Et si nous n'avons pas eu le temps de nous éloigner à 1,50 m du rail extérieur, la direction nous prescrit gravement de** « sans hésiter, se coucher sur le sol, en dehors de cette voie, la tête

dirigée du côté d'où vient la circulation, en ayant soin de ramener ses vêtements près du corps ».

Nous aimerions bien voir ces messieurs qui ont pondu ces règles de sécurité s'exercer un peu au plongeon sur ballast...

Mais la SNCF a beau faire, elle est bien forcée d'avouer dans quelle anarchie criminelle elle nous force à travailler lorsque, à propos des déplacements dans un tunnel, elle donne des conseils aussi sûrs que de s'efforcer « de se renseigner sur les heures de passage des circulations » **et de profiter** « autant que possible, en cas de ligne à double voie, d'une période où aucun croisement de circulation n'est prévu dans le tunnel pour s'y engager ».

La SNCF, en fait, on le voit, ne prévoit rien pour éviter les accidents. Ses règlements ne servent qu'à la couvrir. Pour le reste, chacun doit se débrouiller s'il tient à la vie.

Car notre sang, elle s'en lave les mains.

dans les entreprises...

Thomson-CSF (Bagneux)

Branle-bas de combat pour la visite du président égyptien Sadate...

(Ph. A.F.P.)

Le 28 janvier, les travailleurs de la Thomson-CSF ont eu droit au grand cirque autour de la visite du président égyptien, en qui la direction voyait un gros client. Une semaine avant, c'était le branle-bas de combat dans l'usine, en particulier vers l'entrée principale où était construit un hall d'exposition, bâti bien plus vite que le moindre aménagement demandé par les travailleurs. Des parkings étaient dégagés ainsi qu'une aire d'atterrissage, car les huiles, depuis la visite de Debré, viennent à l'usine en hélicoptère.

Un avis était affiché dans les cités, autour de l'usine, rue des Mathurins et square Fernand-Léger, déclarant : « **Les services de police prient instamment les habitants de la cité de s'abstenir, par mesure de sécurité, d'ouvrir les fenêtres des appartements ou d'y apparaître pendant toute la durée de la visite.** » Des employés ou des techniciens travaillant sur les terrasses étaient également priés d'évacuer les lieux le 28. Les travailleurs ne manquaient pas d'ironiser en demandant des congés.

Le jour venu, des centaines de flics cernaient les environs, les voitures en stationnement étaient enlevées par des camions-grues, tous les toits environnants étaient animés de somnambules en uniforme, les ouvriers étaient détournés par les sous-sols et les étages par des gardiens et des civils aux poches lourdes de... sens. Une nuée de directeurs, de préfets, le P-DG Richard en tête, se sont précipités avec une quinzaine de DS pour accompagner Sadate, faire cent mètres suivis par quatre ou cinq caméras TV.

La marchandise : fusées Crotale, radars de toutes sortes, maquettes de vedettes de Cherbourg, roquettes, lance-roquettes, mortiers, projectiles antipersonnel, sans oublier les caméras de TV couleur. Par ailleurs, du matériel OTAN avait été enlevé au dernier moment : Sadate a peut-être des problèmes avec l'URSS, mais soyons diplomates !

... et cocorico syndical

A l'occasion de la visite du président égyptien Sadate à la Thomson-CSF (Bagneux), la CGT a diffusé un tract qui vaut son pesant de chauvinisme et de corporatisme :

« **Nous souhaitons que les rapports entre nos deux pays soient fructueux pour la consolidation de la paix et favorisent les intérêts du personnel :**

— **plein emploi,**

— **pouvoir d'achat,** (etc.).

Nous souhaitons que les entretiens entre le représentant de l'Egypte et les représentants du patronat et du gouvernement français tiennent compte des intérêts du personnel et ne se traduisent pas par une exportation des charges de travail, comme cela s'est fait avec le Maroc pour les composants, la recherche du profit maximum prenant le dessus sur les intérêts propres du personnel. »

En somme, chacun à sa place, à chacun son travail : conserver la production et les bénéfices à la bourgeoisie française et expédier les engins de mort aux peuples du Moyen-Orient !

Chèques-Postaux (Paris)

Retard et pagaille dus à l'administration

Avant son éviction, Lelong prétendait que tout allait bien dans les PTT, que le retard dû à notre grève était résorbé. En fait, aux Chèques postaux de Paris, il n'en est rien ; c'est la pagaille. Dans les annales des Chèques, on n'avait jamais vu ça.

D'après les syndicats CGT et CFDT, près de quatre millions de chèques sont en souffrance. Et, bien sûr, ceux qui font les frais de ce retard ce sont les usagers. C'est par dizaine de milliers que des vieillards attendent leur pension ou la touchent en retard. On ne compte plus les usagers dont la paye n'a pas été virée sur leur CCP. Quand aux erreurs, n'en parlons pas. Les réclamations s'accumulent. Dans les services chargés de ces réclamations, on compte jusqu'à cent jours de retard. Si les usagers sont les premiers touchés par cette pagaille, il faut savoir que, bien que dans certains services on traite en priorité les pensions et les salaires, dans d'autres services on traite en priorité les gros comptes

Surcharge de travail au centre de Chèques postaux de Paris-Bourseul (XV^e^). (Ph. M. Semo - Fotolib)

de l'Etat, à savoir les impôts et tous les comptes publics (EDF, SNCF, etc.) ou les gros comptes des entreprises.

Les syndicats évaluaient qu'il faudrait attendre jusqu'à fin mars pour résorber le retard. La direction des PTT en a décidé autrement : tout doit être fini pour le 15 février ! Et pour nous faire écouler le trafic, elle ne recule devant rien. Le travail est saboté par la direction des PTT elle-même. Quelques exemples suffisent : les signatures des chèques au-dessous de 1.000 F ne sont plus vérifiées ; les mandats et chèques sont parfois traités sans vérification des sommes et des intitulés ; les avis de débit ne sont plus expédiés aux clients, etc.

Mais le personnel des Chèques est également victime des visées de l'administration. Les mutations pour la province et la région parisienne sont bloquées ou distribuées avec parcimonie. Nombreuses sont les employées qui attendent, préavis en poche, un départ reculé de mois en mois et parfois depuis près d'un an. Les pourcentages de congés, été comme hiver, ont été réduits à leur plus simple expression. On en arrive à cette situation aberrante que des employées ayant un reliquat de congés 1974 ne peuvent pas les prendre avant mars et parfois même avril 1975.

Par ailleurs, c'est le règne des cadences infernales, des chronométrages systématiques, du déplacement continuel du personnel d'un service à l'autre. On se demande comment l'administration s'y retrouve dans toute cette pagaille.

Trente auxiliaires ont été licenciées en décembre 1974 sous de vagues prétextes... Cependant les PTT n'embauchent pas — du moins pas chez nous.

Et, si le personnel redresse la tête, l'administration passe aux menaces et aux sanctions. Tout dernièrement, une circulaire vient d'être adressée aux cadres pour que ceux-ci prennent les noms de celles qui ralentissent le travail ou qui incitent les autres à lutter contre les cadences et de toutes celles qui se déplacent « sans motif ».

Le nouveau secrétaire d'Etat aux PTT veut entamer une politique nouvelle. Celle qui s'impose est simple : augmenter les crédits, améliorer les conditions de travail, embaucher du personnel. C'est-à-dire le genre de choses que les ministres ont l'habitude de refuser.

Un nouveau clown?

Aux Chèques postaux de Paris, le départ de Lelong aura été pris par beaucoup d'employées comme une petite victoire. La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre et dans tous les services ça discutait chaudement : Lelong parti, quel est le clown qui va le remplacer ? C'est qu'en effet le nom d'Achille-Fould — le nouveau secrétaire d'Etat aux PTT — ne disait rien à personne. Le plus connu des Achille étant Achille Zavatta, par association d'idées, Fould a déjà une réputation d'amuseur avant même qu'on ait pu le voir à l'œuvre.

Ericsson (Colombes)

Les travailleurs se fâchent... le directeur boude

Après l'affaire des côtes de porc pourries (voir **L.O.** n° 335), le boycott de la cantine était décidé à l'initiative de la CFDT et en commun avec la CGT, le CAT (syndicat indépendant) et les ingénieurs et cadres. Il était suivi par les trois quarts du personnel.

Le directeur accepta une entrevue, au cours de laquelle il déclara : « **Je viens d'apprendre que certains d'entre vous** (« **des esprits malveillants** » dira-t-il plus tard) **ont écrit au journal** Le Monde **et ont engagé une entreprise de destruction d'Ericsson... Moi qui croyais sincèrement au dialogue, ... je refuse de discuter et j'annule la prochaine réunion mensuelle.** » Nous n'avions pas été sages... donc nous serions punis : privés de réunion !

Devant cette attitude infantile, les travailleurs ripostèrent, d'autant plus vivement que la direction annonçait le même jour son incapacité à assurer normalement la paye de janvier : les machines étaient tombées en panne et nous ne toucherions que les 85 % de notre salaire, sans les primes ; les virements auraient du retard ; les bulletins de paye et le solde suivraient... plus tard !

Plus de cinq cents travailleurs des ateliers et des bureaux se réunirent à l'appel des trois syndicats, décidèrent d'aller tous ensemble chez le directeur général et envahirent les couloirs et les escaliers. Une dizaine de délégués forcèrent la porte :

— « **Je ne veux pas vous recevoir. Je ne veux pas vous écouter.** » Il prend des documents sur son bureau et fait mine de s'y plonger.

— « **Vous ne voulez peut-être pas nous écouter, mais vous nous entendrez quand même : nous voulons notre paye intégrale et pas plus tard que le 31.** »

Le directeur resta muet, puis nous renvoya chez son adjoint. Finalement, celui-ci nous promit de verser le solde en liquide dès le début de la semaine.

Même si ce résultat n'était pas pleinement satisfaisant, il n'avait pas été inutile d'aller tous ensemble « pousser un coup de gueule ». Quant à la cantine, l'action menée — en particulier la publicité à la radio et dans la presse — avait été positive puisque des améliorations étaient promises. Le boycott fut quand même prolongé jusqu'à la fin de la semaine, histoire de bien marquer le coup !

ARLETTE LAGUILLE

AU cours de son bref séjour aux Antilles — où elle s'est rendue à l'invitation de nos camarades de l'organisation trotskyste antillaise « Combat Ouvrier » — Arlette Laguiller a tenu deux meetings, l'un à Pointe-à-Pitre, l'autre à Fort-de-France. Et chaque fois l'assistance était nombreuse (1.500 à Pointe-à-Pitre, 1.200 à Fort-de-France), chaleureuse et attentive. Nous publions ci-dessous des extraits des interventions de notre camarade.

Mais, entre ces deux réunions centrales, elle a aussi rencontré des jeunes, des travailleurs avec qui elle a pu débattre des problèmes qu'ils se posent. Et chacune de ces rencontres fut l'occasion d'une discussion à bâtons rompus, riche et animée.

Ainsi, une quinzaine de lycéens et de lycéennes du lycée Bainbridge à Pointe-à-Pitre étaient présents à la réunion prévue à leur intention, bien que les impératifs d'un programme chargé aient imposé qu'elle se tienne durant les heures de cours. Pendant près de deux heures, les questions fusèrent. Sur les revendications concernant la culture antillaise, sur les rapports de Lutte Ouvrière avec la IV^e^ Internationale, sur le féminisme. Les lycéens présents, qui avaient participé avec nombre de leurs camarades à la manifestation durant la visite de Giscard, voulaient savoir si leur action avait recueilli un écho en France.

A l'usine de Grosse-Montagne (une des rares usines à sucre qui reste en activité à la Guadeloupe, et dans laquelle s'était déroulée une longue lutte il y a quelques mois, lutte qui avait pour objectif d'empêcher sa fermeture et qui s'était conclue par une victoire) la presque totalité des travailleurs (une centaine sur cent cinquante) étaient présents le soir, à la débauche, pour discuter avec Arlette, malgré une pluie battante. Un travailleur proposa que l'on se réunisse dans sa case, qui se trouvait proche de l'usine, ce qui fut fait. On enleva les battants qui constituaient les murs et tout le monde put tenir sous le toit. D'entrée, un travailleur qui se présenta comme un sympathisant du PCG félicita notre camarade et tint à dire que Combat Ouvrier leur avait fourni une aide efficace dans la lutte qu'ils avaient menée contre la fermeture de leur usine. Un petit planteur présent décrivit la situation qu'il subissait, lui et ceux qui travaillaient dans les mêmes conditions. Les usiniers leur imposent leur loi. Ainsi, alors que la récolte va commencer en février, ils ne savaient pas encore à quel prix leur serait payée la récolte de 1974, et encore moins celle de 1975. De plus, comme la récolte est évaluée en fonction de la teneur en sucre de la canne, mais que c'est la compagnie qui établit cette teneur, l'arbitraire règne en maître. Et il conclut en montrant que, si lui, planteur, n'arrivait pas à vivre de son travail, dans le même temps, le sucre que l'on trouvait dans les magasins était importé de France. D'autres interventions suivirent. La plupart portaient sur les problèmes politiques. Les mots qui revenaient le plus souvent étaient : « Cela ne peut plus durer, il faudra en finir ». Et si certains pensaient qu'avec Mitterrand cela aurait peut-être été un peu mieux, le sympathisant du PC concluait : « Oui, mais, de toute façon, il faudra les armes ; il ne faut pas faire les mêmes erreurs qu'au Chili. »

Une trentaine de travailleurs de Grosse-Montagne firent le déplacement à Pointe-à-Pitre (une trentaine de kilomètres) pour assister au meeting.

Dans la Banane, près de Capestère, une vingtaine de travailleurs et surtout de travailleuses étaient au rendez-vous d'Arlette.

A eux s'étaient joints une dizaine de jeunes du coin. Là encore, la discussion porta sur les conditions de travail. Comme ailleurs, les propriétaires de plantations imposent leur loi. Ainsi, alors que la convention prévoit que la tâche (c'est-à-dire ce qu'un travailleur peut faire en huit heures) doit être payée 45 F les propriétaires payent couramment 35 F, ce qui fait peu quand on sait que la plupart n'ont de travail que deux ou trois fois par semaine. La discussion porta sur le problème de l'organisation des travailleurs, sur l'attitude des syndicats et des propriétaires. En ce domaine beaucoup reste à faire. Mais les travailleurs de la Banane ont commencé à s'organiser et à imposer que les élections de leurs délégués se fassent dans des conditions régulières.

(Ph. U.P.I.)

C'EST avec beaucoup d'émotion que je viens pa ici, chez vous, aujourd'hui. Car en tant que trav leuse d'une nation qui en opprime une autre, je sens une responsabilité supplémentaire.

Et je me sens une responsabilité supplémentaire tout ici en cette terre de Martinique, où, il y a à pe un an, les forces de répression françaises ont assas des travailleurs, simplement parce qu'ils avaient eu courage de se battre pour leurs revendications.

Les assassins en uniforme qui ont sévi au Lorrain tendent agir au nom de la France, de tous les Franç C'est un mensonge éhonté. Ils représentent, ils défend les riches, les bourgeois français, mais pas les travaille

Tous les travailleurs conscients en France se sen de tout cœur avec leurs frères des Antilles. Car l ennemis sont les mêmes.

Et la même police qui est intervenue contre les tra leurs du Lorrain, intervient également contre les tra leurs en France.

Mais en France, elle se contente en général de ma quer. Ici, sa hargne anti-ouvrière se mêle à sa haine ciste et elle sait que dans les départements et les t toires sous dépendance coloniale, elle bénéficie d' impunité plus grande encore qu'en France même.

Alors je voudrais tout d'abord répéter la protesta que j'avais déjà exprimée pendant ma campagne éle rale contre la répression meurtrière qui avait sévi ici Martinique en février dernier. Mais je voudrais égalem saluer la combativité et la détermination dont avaient alors preuve les travailleurs de la Martinique (...).

Après s'être adressée plus spécialement aux femmes tillaises puis avoir dénoncé le racisme dont sont victi les travailleurs antillais dans l'émigration, Arlette a d loppé son opinion sur les désaccords au sein de l'U de la gauche. Puis, elle s'en est prise à Giscard.

Giscard a osé venir dire, ici-même, que grâce à politique d'assimilation, les Antillais bénéficient auj d'hui des mêmes avantages que les Français et q vivent sur un parfait pied d'égalité.

Mais de cette égalité, parlons-en !

Pourquoi donc les salaires des travailleurs, à comm cer par le salaire minimum, sont-ils notoirement inféri ici ?

Pourquoi, par contre, les prix sont-ils tellement su rieurs que l'Etat se sent obligé de verser une prime cherté de vie de 40 % à ses propres fonctionnaires ?

Pourquoi un travailleur sur deux n'a-t-il aucune cha de trouver du travail, et n'a donc pas de salaire ?

Pourquoi même les quelques garanties ou les quelc avantages sociaux dont bénéficient les travailleurs France ne sont-il pas appliqués ici ?

Pourquoi y a-t-il discrimination en matière de chôm d'allocations sociales ?

Pourquoi, en particulier, le nouvel accord garantis 90 % de son salaire durant un an à tout travailleur li cié, n'est-il pas appliqué ici ?

Pourquoi la totalité des allocations familiales n'est pas versée aux familles comme cela se pratique en F ce ?

Et pourquoi dans une famille de chômeurs ne pers on pas les allocations de femme au foyer ? Il semble l'Administration coloniale se proposerait de les verse condition qu'un salarié ait travaillé au moins cent cinq te jours par an. Mais c'est une mesure hypocrite qu touchera pratiquement personne, car cela voudrait qu'il faut travailler plus de six mois par an, ce qui n justement pas le cas de la plupart des chômeurs.

Et pourquoi donc des milliers de travailleurs des tilles sont-ils contraints à s'expatrier pour gagner vie, alors même que, de plus en plus, on fait venir France des travailleurs pour certains emplois que les vailleurs d'ici peuvent très bien remplir ?

Giscard peut raconter ce qu'il veut : la politique d'i gration dont il se réclame est un échec.

Et puis, c'est aussi un leurre. Car cette assimila à la France telle qu'elle est aujourd'hui, est-elle vrain souhaitable pour les travailleurs des Antilles ?

Eh bien, je peux vous dire ce que tant d'entre v qui sont déjà allés en France le cœur plein d'espoir e tête pleine d'illusions, ont déjà constaté eux-mêmes : travailleurs des Antilles ont bien mieux à faire qu'à asp à la vie qui est celle des travailleurs ou des petites g en France. Car la société capitaliste nous fait vivre vie inhumaine, une vie de fou là-bas. Pas seulement pa que les salaires, même s'ils sont supérieurs à ceux se pratiquent ici, sont encore de très loin insuffisa Pas seulement parce que, une fois enfermés entre murs de l'usine ou du bureau où nous passons le clair de notre temps, nous ne nous appartenons plus. seulement parce que, neuf heures par jour et quarant quelques heures par semaine, notre lot commun, es hargne des chefs, les cadences à suivre, les conditi de travail déplorables, les accidents de travail, les att tes constantes à notre dignité d'hommes.

ER AUX ANTILLES

EXTRAITS DU DISCOURS D'ARLETTE A FORT-DE-FRANCE (MARTINIQUE)

Mais aussi parce que, même en dehors du travail, ce qu'on nous laisse, c'est une vie pauvre, grise, et pas uniquement parce que notre ciel est bien plus gris que le ciel d'ici.

Je ne parle même pas de ceux, pourtant combien nombreux, qui n'ont même pas un logement décent, qui vivent dans des appartements exigus et crasseux, ou encore dans les logements de fortune de toutes sortes. Je parle du sort de ceux, dont l'existence se déroule entre les quatre murs d'une HLM de banlieue où seule la télévision, avec son programme pourtant combien pauvre, combien abrutissant, apporte un petit regard sur le monde extérieur. Je parle de ceux qui, entre les heures de travail et les heures passées dans des métros ou des bus bondés, ne voient guère la lumière du soleil que pendant les jours de week-end, lorsqu'ils ont le courage de s'enfermer dans leurs voitures, pour entreprendre sur des routes embouteillées la quête d'un petit coin de nature. D'une nature de plus en plus polluée, souillée par les déchets.

Et c'est une vie d'autant plus pauvre, d'autant plus grise, que le soleil qui manque, on ne le trouve même pas dans la fraternité entre hommes. Car la domination du capitalisme, la domination de l'esprit de lucre, de profit, ne mutile pas seulement la nature, elle mutile aussi l'esprit des hommes. Et je sais, pour avoir bien des amis antillais, que l'esprit de fraternité, l'esprit de coopération, le goût pour le contact avec les autres hommes, ne serait-ce qu'avec ceux de sa famille, avec ceux de son voisinage, ont été maintenus bien plus intacts ici que là-bas. Pour moi, militante socialiste, c'est là un trésor qui vaut infiniment plus que bien d'autres.

Alors, je répète, les travailleurs des Antilles ont bien mieux à faire ici que de tenter d'obtenir ce qu'il y a là-bas.

Puis, après avoir mis en garde contre les faiseurs de promesses, Arlette poursuivit :

Regardez Giscard. Il est venu ici pour dire qu'un avenir merveilleux vous attend, à condition de lui faire confiance. Et comme il voulait soigner son image, il a même annoncé quelques mesures concrètes. Mais quelles sont donc ces mesures concrètes ? Le versement des allocations familiales aux mères de famille pour tous leurs enfants. La nationalisation de la SPDEM et l'alignement progressif du prix de l'électricité sur ceux pratiqués en France et qui sont inférieurs ?

Voilà tout ce que le puissant président de la République a à vous offrir comme mesure concrète ! Mais c'est ridiculement dérisoire face aux difficultés qui vous assaillent de toute part.

Lui qui a tant de pouvoirs, n'a-t-il donc pas de prise sur la cherté de la vie ? N'a-t-il donc pas de prise sur la situation de l'emploi ?

Pourtant, les responsables de l'un comme de l'autre sont parfaitement connus. Ce sont d'ailleurs les mêmes. Vous les connaissez tous.

Pourquoi par exemple les prix sont si élevés, et pourquoi par ces temps de crise ils augmentent ici plus vite encore qu'en France ?

Nous savons tous que la plupart des articles de consommation indispensables sont importés par les capitalistes de l'importation.

Combien sont-ils ? Quelques dizaines peut-être. Et qui contrôle ces quelques dizaines d'hommes ? Qui contrôle si les hauts prix qu'ils imposent sont justifiés ou non ? Personne ! Pourtant, les décisions qu'ils prennent en fonction de leurs seuls intérêts et de leurs seuls profits peuvent accabler des milliers et des milliers de pauvres gens.

Eh bien, nous les révolutionnaires nous disons : il faut que ces hommes puissent être contrôlés, il faut que leurs factures d'achat, comme leurs prix de vente, soient rendus publics, et qu'ils ne puissent procéder à aucune augmentation de leurs prix sans l'autorisation des travailleurs qui font marcher leurs entreprises et sans l'autorisation des travailleurs et des petits paysans à qui ils vendent leurs produits.

Vous qui êtes ici, vous n'avez pas le droit de vous permettre n'importe quoi ; si vous faites des choses qui lèsent indûment autrui, on vous sanctionne, on vous met en prison. Pourquoi ces gens-là, eux, peuvent se permettre des choses qui poussent tant de pauvres vers le malheur ?

Et puis, pourquoi est-il nécessaire d'importer tant de biens de consommation ? Pourquoi faut-il importer tant de produits alimentaires, alors que le sol des Antilles est fertile, alors qu'on peut y cultiver ou élever tout ce qu'il faut ?

Là aussi, nous le savons bien. D'abord, parce que cette terre des Antilles qui devrait être à la disposition de ceux qui l'habitent, qui y vivent, est pour l'essentiel aux mains de quelques sociétés capitalistes françaises ou quelques gros possédants d'ici. Ceux-là préfèrent y faire pousser de la canne à sucre ou des bananes qu'ils peuvent vendre ailleurs, voire même n'y faire pousser rien du tout, plutôt que de laisser cette terre aux petits paysans antillais qui pourraient y cultiver des cultures vivrières indispensables pour les habitants du pays.

De la même manière lorsque Giscard d'Estaing parle de la nécessité d'introduire des industries nouvelles dans les Antilles, il ne manque pas d'hypocrisie ! Car il sait très bien que s'il y a si peu d'industries de transformation nécessaires à la vie économique du pays, s'il n'y a presque pas de cimenterie, d'usine d'engrais, de petits outillages, de conserverie, ce n'est tout de même pas le fait du hasard ! C'est parce que les gros importateurs cassent systématiquement toutes les tentatives qui pourraient être préjudiciables à leur monopole sur ces produits, à leur profit donc. Une fois de plus, les intérêts de quelques privilégiés l'emportent sur les intérêts de toute la collectivité.

Alors, parce que Giscard ne veut, ni ne peut toucher aux Aubéry, Marsan, Derenal ou autres Hayot, il se contente de faire ce qui se fait déjà : promettre le développement d'un tourisme de riches. Faut-il qu'il ait un drôle de mépris pour les travailleurs des Antilles pour faire miroiter à quelques-uns d'entre eux la situation de larbin pour que quelques milliardaires puissent dépenser ici l'argent gagné ailleurs sur la sueur des travailleurs !

Ou voilà encore cet autre projet d'industrialisation, cette fameuse raffinerie de pétrole qu'une société américaine a l'intention d'installer à la Martinique ou en Guadeloupe. Vous savez pourquoi cette raffinerie n'est pas installée aux Etats-Unis mêmes ? Eh bien parce qu'elle va traiter du pétrole polluant au point que la législation américaine l'interdit sur le territoire des Etats-Unis. Alors, à eux seront les profits, et à vous sera la pollution ! De plus, cette raffinerie ne résoudra même pas le moindre problème d'emploi, puisqu'elle n'emploiera qu'un nombre insignifiant de personnel, probablement pas antillais d'ailleurs.

Mais que les profiteurs gardent donc leurs déchets !

Alors, on a beau tourner et retourner la question, on retombe toujours sur les mêmes problèmes.

Ce n'est pas la fatalité qui fait le malheur de tant de travailleurs, de paysans pauvres ou de petites gens. Les malheurs de la majorité profitent à une poignée de riches.

C'est ces gens-là, c'est cette petite minorité qu'il faut soumettre au contrôle des travailleurs. Ce sont ces gens-là qu'il faut mettre hors d'état de nuire s'ils ne veulent pas se soumettre à la volonté de la collectivité !

Ce pouvoir des travailleurs pour lesquels nous, les révolutionnaires, nous combattons, pour lequel combattent en particulier nos camarades de Combat Ouvrier, ici, aux Antilles, signifie essentiellement cela.

Je voudrais maintenant revenir aussi sur autre chose. Les travailleurs et les petites gens des Antilles ne sont pas seulement exploités et bien souvent, réduits au chômage et à la pauvreté. Ils sont également opprimés par une administration qu'ils ne peuvent pas considérérer comme la leur, par une administration coloniale.

Combien souvent on entend justifier cette dépendance coloniale par cet argument bizarre selon lequel les Antilles sont trop petites pour avoir une économie indépendante. Bien sûr que l'économie des Antilles ne peut pas être indépendante de l'économie mondiale, encore que, elle pourrait l'être un peu plus s'il n'y allait pas de l'intérêt d'une poignée de capitalistes de l'importation. Mais de toute façon, quel est le pays dont l'économie peut être à l'heure actuelle indépendante du restant de l'économie mondiale ? Aucun ! Mais en quoi cela justifie-t-il l'oppression coloniale ? En rien.

Car enfin, on nous rebat suffisamment les oreilles par les temps qui courent, sur l'économie française qui dépend de l'économie américaine. Elle en dépend même au point que Giscard est venu à la Martinique entre autres pour demander un peu grâce au président américain Ford. Et pourtant, à ce que je sache, personne n'a encore proposé en France que toutes les décisions concernant la vie publique française soient prises désormais à Washington ! Personne n'a demandé que la police de Paris soit désormais assurée par des policiers américains ! Alors, pourquoi faut-il admettre, sous prétexte que l'économie des Antilles n'est pas indépendante, la présence des CRS dans les rues de Pointe-à-Pitre ou de Fort-de-France !

On nous répète également à longueur d'année que si l'économie française va mal, c'est que son fonctionnement dépend du pétrole du Moyen-Orient. Mais qui admettrait sous ce prétexte que des troupes des pays du Moyen-Orient stationnent sur les Champs-Elysées !

Alors, de quel droit les képis rouges et la Légion étrangère stationnent-elles sur le sol des Antilles ?

Non, la dépendance économique ne justifie en rien la dépendance politique, sinon, il n'y aurait pas un seul pays indépendant dans ce monde !

Nous, révolutionnaires internationalistes, nous ne sommes évidemment pas pour l'isolement économique de chaque pays. Nous sommes au contraire partisans d'une organisation rationnelle de l'économie à l'échelle du monde. Nous sommes pour la mise en commun de toutes les richesses du monde. Ce qui signifie en particulier que les pays pauvres, ceux qui ont été et continuent à être pillés, volés par les puissances coloniales, par les grandes puissances impérialistes, doivent pouvoir profiter de toutes les richesses qui se trouvent dans les pays développés, car c'est en partie sur leur dos que ces richesses ont pu être amassées.

Mais nous savons qu'une entente fraternelle entre peuples de toute la planète pour organiser en commun leur économie ne sera possible qu'une fois tout rapport de domination, tout colonialisme disparu. C'est pourquoi nous disons que chaque peuple a le droit de disposer de lui-même.

(...) Travailleuses, Travailleurs de la Martinique, j'ai affirmé tout à l'heure ma conviction que la situation de votre pays ne peut se transformer en votre faveur et en faveur de toutes les couches laborieuses du pays que de votre fait. Je voudrais encore ajouter que vous avez montré aussi bien dans les luttes de tous les jours pour préserver votre emploi, que dans les luttes pour préserver vos salaires, comme lors de la grève du Bâtiment et lors de la grève générale en février 1974, votre capacité de combattre et votre capacité de vous organiser pour mieux le faire. Alors, je crois que tous les espoirs sont permis pour la Martinique comme pour la Guadeloupe.

Tous les espoirs sont permis quant à votre capacité de prendre en main la vie économique et la vie politique du pays. (...)

Ici aux Antilles, vous avez tout ce qu'il faut pour créer une société où l'égalité entre hommes ne soit pas un vain mot. Le capitalisme n'a pas encore gâché, détruit la nature. Mais dépêchez-vous, il est déjà en train de le faire. Il n'a pas encore déchiré tous les liens fraternels entre hommes pour lui substituer un égoïsme froid et calculateur. Il n'a pas encore complètement détruit le sens de la vie sociale, de la vie collective, pour y substituer l'individualisme.

Alors, j'ai confiance : vous serez capables de prendre et d'exercer le pouvoir dont vous seuls êtes dignes, et vous ne laisserez pas le capital et le colonialisme détruire tout ce qui rend la vie agréable et humaine.

dans les entreprises...

Sapitex (Rennes)

Augmentation excessive des salaires ouvriers ?

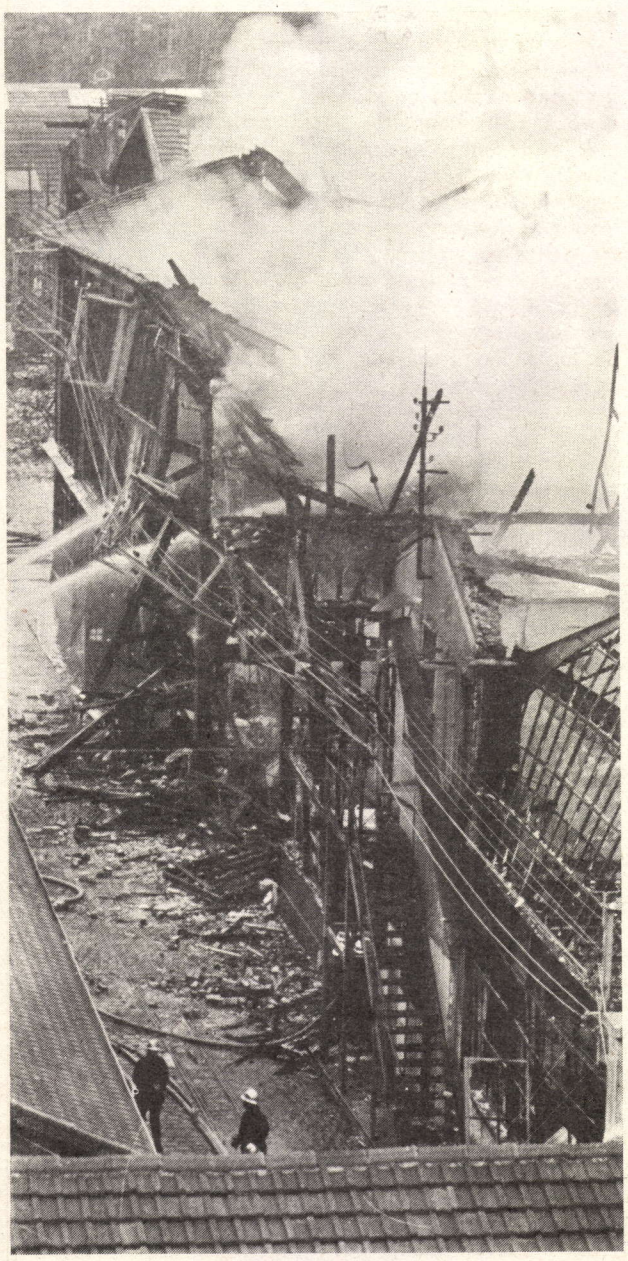
Alors que le secteur de l'Habillement est en crise depuis plusieurs années, la direction de la SAPITEX a le cynisme de dire à qui veut bien l'entendre, que les difficultés actuelles ont été provoquées par des augmentations excessives des salaires ouvriers.

Eh bien, jugeons-en d'après les faits :

La réalité, c'est que de très fortes augmentations de salaire ont bien eu lieu, mais n'en ont bénéficié que les membres de la direction. A la dernière réunion du CE nous avons ainsi appris qu'au cours de l'année 1973, la direction s'est octroyé une augmentation de 410.000 F (progression des dix meilleurs salaires), alors que nos salaires ouvriers ont péniblement atteint 1.200 F par mois en fin d'année. Maintenant les patrons essaient d'entretenir un climat d'insécurité des emplois pour nous amener à restreindre nos revendications de salaires. Mais nous sommes de plus en plus nombreuses à penser que nous ne devons pas être les victimes de ces rapaces, et nous sommes bien décidées à ce que les profiteurs soient les payeurs.

Gévelot (Issy-les-Moulineaux)

Salaires et conditions de travail lamentables



A Gévelot, voilà longtemps que les conditions de travail sont explosives. Ici, en juillet 1973, l'incendie qui a ravagé l'entreprise.

A Gévelot (fabrique de munitions), aux « Déroches » de la guerre, treize travailleurs se sont mis en grève pour réclamer des augmentations de salaire et protester contre leurs mauvaises conditions de travail.

Les conditions de travail aux Déroches

Dans les différentes « Déroches », encore pires que les autres secteurs de Gévelot, les ateliers sont vétustes voire même insalubres et dangereux, vu les produits qu'on y manipule.

Aux « Déroches », on recuit des produits métalliques dans les fours pour permettre les différentes opérations d'usinage, et les travailleurs qui sont occupés à ces postes doivent à longueur de journée manutentionner, parfois seuls, des caisses pouvant atteindre jusqu'à quarante kilos, dans la chaleur et la fumée que dégagent les fours.

On procède aussi au nettoyage des produits dans différents bains où sont employés des produits toxiques (comme le cyanure, la potasse, le chlorate de soude), de l'acide et du trichloréthylène. Ces deux derniers produits étant chauffés, dégagent également des vapeurs dans tout l'atelier.

La grève

La grève a commencé le mardi 14 janvier. Les travailleurs réclamaient 0,40 F d'augmentation de l'heure et l'amélioration de leurs conditions de travail. Ils gagnent environ 1.300 F par mois pour 43 h 30 de travail hebdomadaire.

La grève a duré cinq jours.

Face à la détermination des travailleurs de la « Déroche » et devant la sympathie manifestée par les autres travailleurs de l'usine, la direction a reculé. Elle a accordé une prime de « Déroche » de 0,26 F de l'heure étendue à l'ensemble des « Déroches » de l'usine (environ trente-cinq travailleurs). Quant aux conditions de travail, elle s'est engagée, par écrit, à faire le nécessaire pour les améliorer.

Le mécontentement monte

Gevelot est l'une des usines pratiquant les salaires les plus bas de la région parisienne. Début janvier, l'OS1 se trouvait au salaire minimum de la métallurgie, l'OS2 à peine au-dessus. Autant dire qu'il y règne un certain mécontentement vu les augmentations de prix actuelles.

Le jour où les travailleurs des Déroches se mettaient en grève, deux cents ouvriers de différents ateliers — Décolletage, Guerre, Chargement, Chasse — débrayaient et montaient dans les bureaux de la direction demander des explications sur leur feuille de paie. Les feuilles de paie sont si compliquées que la direction s'est avérée incapable de répondre. Aux réunions d'ateliers organisées par la section syndicale CGT, les participants venaient nombreux écouter. Des débrayages éclataient dans la semaine, aux tours automatiques du Décolletage et à la Mécanique.

Ce petit climat, cela faisait longtemps qu'on ne l'avait ressenti chez Gévelot. La direction l'a bien compris, qui s'est dépêchée d'annoncer au premier jour de la grève des Déroches qu'elle accordait 3 % d'augmentation générale à partir du 1er février.

Compagnie d'assurances L'Abeille (Paris)

Alerte à la bombe

Le 24 janvier, à 7 h 55, un commissariat du neuvième arrondissement reçoit un coup de fil anonyme annonçant qu'une bombe va exploser au siège de l'Abeille, rue Taitbout.

Aussitôt, grand branle-bas de combat : les flics se précipitent à la Compagnie et se mettent en devoir de faire évacuer les lieux. Là-dessus arrive un directeur de l'Abeille qui s'oppose formellement à l'évacuation du personnel et signe un papier déclarant qu'il prend la responsabilité des conséquences de son geste. Il n'en a pas fallu plus pour satisfaire la police qui, sa responsabilité étant dégagée, a disparu sans même faire rechercher la bombe éventuelle par un spécialiste.

Quant à la direction, tandis qu'elle nous faisait courir inutilement des risques, elle faisait rechercher la « bombe » jusque... dans nos tiroirs ! Mais, fort heureusement, tout cela n'était qu'une blague.

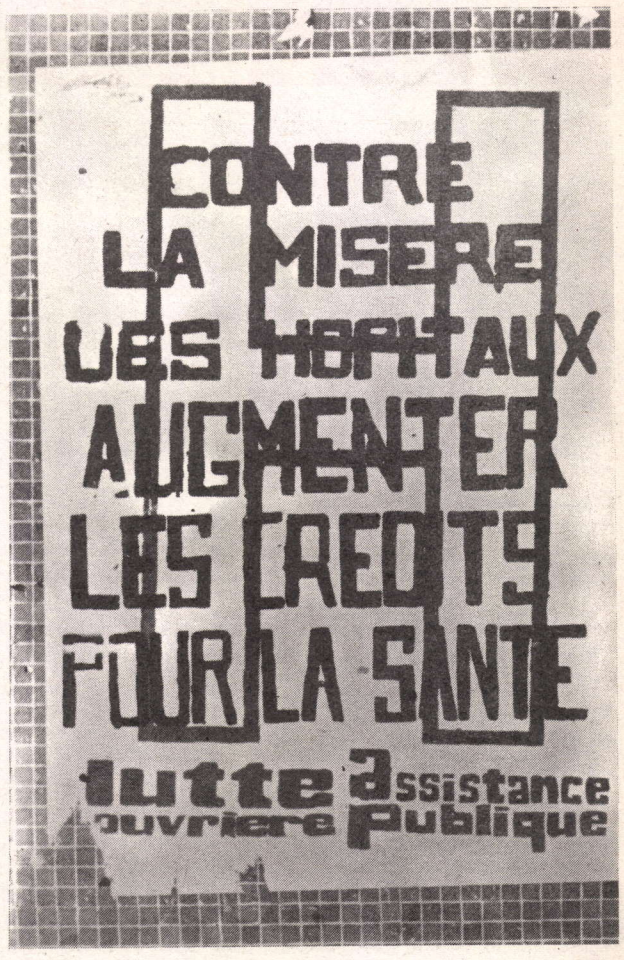
Le moins que l'on puisse dire, c'est que les patrons de l'Abeille et les flics n'ont vraiment que mépris pour la sécurité des travailleurs car, après tout, ce canulard aurait très bien pu ne pas en être un et alors c'est bien nous, les employés, qui aurions risqué notre peau !

Hôpitaux (Clermont-Ferrand)

Le scandale au service des urgences

Pour la région clermontaise, il existe un seul service d'Urgences : celui de l'hôpital Saint-Jacques, qui se révèle de jour en jour très nettement insuffisant. Alors que sa capacité d'accueil est de dix lits (cinq chambres de deux lits), il est maintenant fréquent de voir trente à trente-cinq malades alignés de chaque côté des couloirs, qui attendent pendant un, deux, et jusqu'à dix jours d'être orientés vers un autre service.

Pour ces malades, le premier problème est d'avoir un lit, car il leur arrive d'attendre plusieurs heures sur un brancard. Une fois installés, il leur est de toute façon impossible de se reposer. Dans les couloirs circule continuellement tout le personnel du service, sans compter les brancardiers avec leurs chariots et les ambulanciers extérieurs avec leurs



malades... Et c'est au milieu de ce va-et-vient incessant que se font les visites des médecins, les soins et les petites toilettes !

De plus, le matériel le plus élémentaire fait souvent défaut : manque de linge (il n'y a plus de chemises et les malades sont nus dans leur lit), pas

dans les entreprises...

suffisamment de couvertures, pas de sonnette pour appeler les infirmières, une seule douche pour tout le service.

C'est dans ces conditions déplorables que le personnel s'efforce d'assurer le mieux possible les soins, car la direction n'a pas jugé utile d'augmenter le personnel. Qu'il y ait dix malades ou qu'il y en ait trente, l'équipe se compose toujours d'une infirmière et de deux aides-soignantes. D'autre part, comment faire les lits, changer les malades, pousser un brancard dans les couloirs encombrés ? Comment assurer correctement les soins, alors que l'on manque de leucoplast, de bandes ? Comment répondre à tous les besoins des malades, quand on n'a pas assez de vaisselle, de thermomètres, d'urinoirs et quand il n'y a que trois cuvettes pour la toilette de trente-cinq malades ?

Voilà un exemple de plus de la grande misère des hôpitaux.

U.A.P. (La Défense)

Discrimination entre les sexes

L'effectif de la Tour Assur était de 3.794 personnes à la fin de 1974. Sur ces 3.794 personnes, il y a 38 % d'hommes et 62 % de femmes. Ces pourcentages sont sensiblement les mêmes sur l'ensemble de l'UAP, Paris et province.

Or, la direction vient de communiquer la statistique des nominations sur l'ensemble de l'UAP.

Alors qu'elles représentent près des deux tiers des effectifs, les femmes ne représentent que 49,6 pour cent des nominations (498 sur 1.004).

Mais quand on regarde les chiffres plus en détail, on constate que la discrimination est encore plus flagrante au fur et à mesure qu'on monte dans la pyramide hiérarchique :

AM 1 : 234 dont 147 femmes (62,8 %) ;
AM 2 : 322 dont 188 femmes (58,3 %) ;
AM 3 : 132 dont 66 femmes (50 %) ;
Sous-chefs : 109 dont 60 femmes (55,4 %) ;
Chefs adjoints : 94 dont 20 femmes (21,2 %) ;
Chefs de service : 47 dont 13 femmes (27,3 %) ;
Chefs de division : 42 dont 4 femmes (9,2 %) ;
Directeurs et fondés de pouvoir : 24 dont aucune femme !

Et quand on parle de discrimination à la direction, celle-ci ne fait que justifier cyniquement la chose, en expliquant en substance que « c'est la société qui est faite comme ça » !

A l'UAP : deux tiers de femmes, mais pas deux tiers du personnel le mieux payé !

Ericsson (Colombes)

Pas d'ambulance

Le mardi 28 janvier, une ouvrière était victime d'un malaise et s'écroulait. Ses camarades alertèrent l'infirmerie, mais l'ouvrière dut attendre sans connaissance plus de dix minutes, étendue sur le sol, avant d'y être emmenée. Et à l'infirmerie, elle attendit encore deux heures, car il n'y a toujours pas d'ambulance dans l'usine, malgré un accident mortel survenu il y a un an.

Les ouvrières, révoltées par le manque de sécurité, se réunirent et décidèrent d'aller toutes ensemble, à une centaine, à la direction, en scandant : **« Nous vou-lons une am-bu-lan-ce... ».**

Le directeur adjoint les éconduisit brutalement : **« Ce problème a été réglé depuis longtemps »** (négativement, bien sûr). Et aussi bien le médecin que l'inspecteur de l'hygiène, présents dans le bureau, restèrent muets : pour eux non plus, il n'y avait pas de problème !

Les ouvrières firent le tour de l'usine et des bureaux et revinrent à trois cents : **« Nous vou-lons une am-bu-lan-ce ! »**. Une large délégation fut reçue, et le directeur en prit pour son grade : **« Il y a du fric pour les moquettes, pas pour l'ambulance... On peut bien crever... vous vous en fichez pas mal ! ».**

Finalement, il promit, encore une fois, de « réétudier le problème » mais les ouvrières, elles, se promirent de « remettre cela » aussi longtemps qu'il le faudrait.

Paris-Rhône (Lyon)

Feu d'artifice

A l'usine « Mermoz Sud », mardi 14 janvier, une série d'explosions sème la panique parmi les ouvrières travaillant au secteur bobinage des démarreurs et dynamos pour automobiles. Suite à un court-circuit, un gros interrupteur explose : le capot de protection en tôle d'où jaillissent des gerbes d'étincelles est percé d'un trou gros comme la main. Prises sous ce feu d'artifice, les ouvrières s'enfuient, se heurtent aux machines ou aux containers, tant ce secteur est encombré.

Aucune victime peut dire ensuite la direction, car bien sûr pour elle, quelques bleus, quelques malaises, ça ne compte pas. Mais c'est bien pure chance que cela n'ait été plus grave. Des fusibles avaient été remplacés par du fil de fer et aucune protection de l'usine n'a joué : c'est le transformateur de l'EDF qui a disjoncté !

Un exemple de plus de l'insécurité permanente qui règne dans l'usine. Usine où sur environ 4.000 travailleurs, il y a plus de 40 accidents du travail par mois !

Luchaire (Bourges)

Les roquettes explosent

A Luchaire, on produit bombes, roquettes et obus, dans des ateliers vétustes, avec des machines archaïques et sans dispositifs efficaces de sécurité : cette entreprise se classe parmi les plus dangereuses de la région.

Le 9 janvier à la Chapelle (l'une des deux usines de l'entreprise), une roquette explosait dans un atelier d'essai. S'il n'y a pas eu de blessés, c'est que personne ne se trouvait à proximité.

Le même accident s'était déjà produit peu de temps auparavant. Dans un tract, la CGT dévoile que la fabrication de cette roquette a été lancée alors qu'elle n'était pas au point.

Mais pour la direction, c'est la fatalité. Ses larbins s'évertuent à nous faire admettre que **« venir travailler chez Luchaire, cela comporte des risques », « que c'est à prendre ou à laisser ».** Et il est vrai que pour beaucoup d'entre nous, les accidents, c'est devenu presque une habitude. **« Un jour, c'est un doigt, le lendemain c'est la main »,** entend-on dans les ateliers.

Le 21 janvier pour la troisième fois en un mois, une autre roquette explose : trois personnes sont blessées, dont une grièvement. L'atelier est soufflé. C'est la panique, puis la colère monte.

Le 22, 95 % du personnel de la Chapelle est en grève pour la journée.

Quand l'inspecteur du Travail arrive, nous sommes tous là pour « l'accueillir ».

Puis l'enquête terminée, nous enjoignons à ces messieurs de la direction de venir s'expliquer au réfectoire. Ils viennent, pâles et mal à l'aise. Il faut dire que ce n'est pas tous les jours qu'un patron s'entend traiter « d'assassin » et de « rigolo » par ses ouvriers ! Et comme nos syndicats réclamaient le paiement de la journée de grève, dans son émotion, le patron a cédé ensuite une **« prime émotionnelle »** de 70 F pour les grévistes !

En attendant, désemparé, ou plutôt faisant semblant, le directeur a fini par s'engager devant nous tous à stopper la fabrication de ce type de roquette jusqu'à ce que la cause exacte de l'explosion soit trouvée et qu'il y soit remédié.

De toute façon, nous sommes bien décidés à ne plus y travailler, même s'il venait à changer d'avis.

POEME SATIRIQUE

écrit par un ouvrier de Luchaire après l'explosion et publié dans un tract CGT diffusé dans l'entreprise

Allez chez Luchaire chaque matin
D'un pas alerte et décidé
Vous irez droit au 5 C
En rentrant dans l'atelier
Vous serez déjà au turbin
Vous commencerez à vous poser
Les questions d'un nouveau né
Pourquoi l'atelier est-il écroulé ?
On n'a pas eu de chance, mon petit ; la roquette, elle est partie.
Est-ce qu'il y a eu des morts ?
Non ! Des blessés seulement.
Ils ont eu du mal ?
Anne-Marie a reçu le toit sur la tête et Roger a été brûlé.
Rien de grave, mon enfant, tout cela va s'arranger et sera vite oublié.
VOUS, TRAVAILLEURS DE LUCHAIRE, croyez-vous que l'on va vous décorer de la légion d'honneur pour avoir péri au champ d'honneur dans la forêt de MORTHOMIER ?
Croyez-vous que votre tôlier s'occupera de votre sécurité si négligée ?
Croyez-vous que vos ateliers vont être aménagés ?
Croyez-vous que chaque soir vous serez à l'heure pour dîner ?
Toujours
Si vous êtes persuadés, revenez demain pour bosser.

dans les entreprises...

C.I.I. (Toulouse)

Des syndicalistes responsables

Après le voyage à Paris, où les quatre cents travailleurs de la CII venus de Toulouse ont pu discuter avec les camarades de la CII des Clayes et de Louveciennes qui avaient débrayé par solidarité, une assemblée du personnel se tenait le lundi à Toulouse.

Au bout d'un moment, ce qui fut clair pour la plupart des cinq cents travailleurs présents, c'est que la CGT aussi bien que la CFDT n'avaient plus rien à proposer. Et ce furent des travailleurs qui vinrent au micro pour rappeler les revendications : les 40 heures (actuellement nous faisons 41 heures et une heure de réduction pour les 8.000 travailleurs de la CII reviendrait à trouver du travail pour deux cents travailleurs) ; pas de départ à Paris pour nos douze camarades le 15 février. Et c'est sur la proposition d'une gréviste que nous nous retrouvâmes en fin d'assemblée à plus de trois cents pour demander des comptes au directeur, qui encore une fois s'est dégagé de toute responsabilité.

Deux jours après, le mercredi, la proposition des syndicats d'aller manifester une fois de plus devant la mairie est refusée sous les sifflets. Il devenait clair, que pour continuer à lutter, il fallait se décider pour autre chose que pour des débrayages tous les deux jours et ensuite imposer cette volonté de lutte aux directions syndicales. Or s'il y a un secteur combatif, celui des techniciens, l'ensemble des travailleurs est plutôt désorienté.

Vendredi, les syndicats organisent un vote sur toute l'usine sur les formes de l'action. Cela ressemble à un « enterrement démocratique » du mouvement. Mais les techniciens, quelque peu écœurés, ont décidé qu'à partir de lundi 3, ils feraient seuls des débrayages-surprise en allant voir chaque fois la direction.

Peugeot (Sochaux)

Univers de caserne...

La direction Peugeot vient de licencier plusieurs dizaines de travailleurs émigrés, des Yougoslaves surtout, au cours de ces dernières semaines. Elle leur reproche d'avoir enfreint la loi en prenant la liberté de « prolonger » les congés de fin d'année par un congé maladie.

Un certain nombre de travailleurs émigrés sont rentrés à l'usine avec quelques jours de retard en présentant une feuille de maladie. Mais la direction a fait vérifier les dates inscrites sur les passeports de tous ceux qui arrivaient en retard, sous la menace d'être licenciés s'ils refusaient. Et si le passeport était marqué d'une date récente, prouvant que le travailleur était allé dans son pays, le travailleur était licencié.

Partir chez soi, quand on habite à deux mille kilomètres et plus, quand on est séparé de sa famille, de sa femme, de ses gosses onze mois de l'année sur douze vouloir y séjourner plus de trois ou quatre jours, tout cela, pour Peugeot, c'est de l'indiscipline, c'est partir en « fausse-perm » et cela mérite sanction : alors, on licencie les travailleurs.

Ainsi Peugeot se débarrasse à bon compte de ces travailleurs, dans une période où ça l'arrange, car il se soustrait ainsi à la loi sur les licenciements collectifs. Pour un patron, il y a toujours un moyen de tourner la loi. Les travailleurs, eux, la subissent.

... et fabrique d'handicapés à vie

La semaine dernière, vendredi soir, en fin de journée, un jeune ouvrier de 23 ans a eu la main arrachée par les dents d'une fraiseuse pendant le nettoyage, dans un atelier de mécanique. La direction invoquera à coup sûr les causes habituelles : malchance, hasard, fatalité, erreur de l'ouvrier... Mais les travailleurs de l'atelier, eux, ont pu faire le compte de toutes les conditions de sécurité qui n'étaient pas réunies :

— L'ouvrier était dépanneur et ne connaissait pas le poste ;

— La fraise, masquée par un carter, continuait à tourner à plusieurs milliers de tours, alors que la machine était à l'arrêt pour nettoyage ;

— Rien ne signalait sur la machine qu'il est interdit de porter des gants pour travailler sur les fraiseuses ;

— La soufflette utilisée pour enlever les copeaux n'était pas munie d'un bec suffisamment long, contraignant ainsi l'ouvrier à approcher ses mains ;

— Et, pour finir, le rideau de protection ne disposait d'aucune sécurité, si bien que, même retiré, la fraise continuait à tourner.

Autant de faits qui rendent la direction responsable de la mutilation d'un jeune travailleur.

Pour une économie sur la sécurité, ridicule à l'échelle de Peugeot, voilà un travailleur mutilé à vie. Et, tant que nous serons dans une société où tout s'achète et se vend, y compris la force de travail des ouvriers, ce camarade sera considéré par les patrons comme un « handicapé », avec tout ce que cela comporte de discrimination. Un exemple de plus que la société des patrons est une société à abattre.

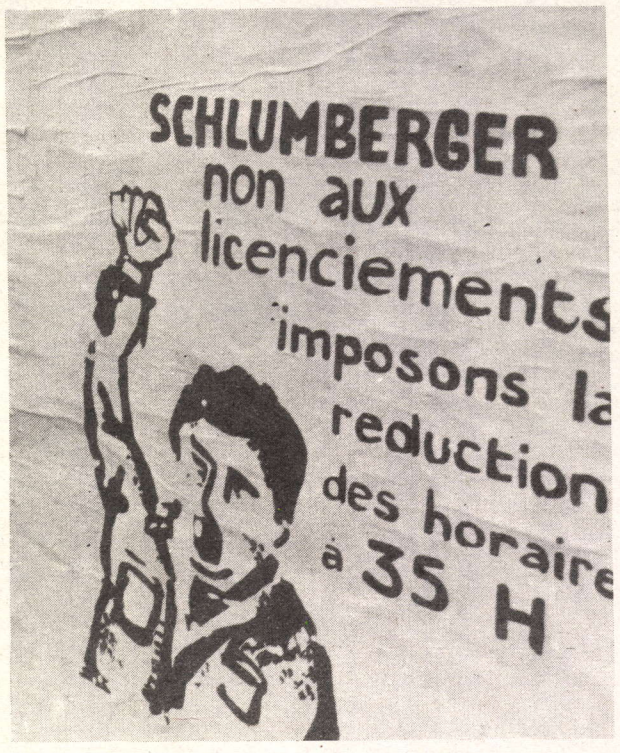
Compteurs Schlumberger (Montrouge)

Allons-nous vers la grève générale?

Manifestations dans l'usine, invasion des bureaux de la direction, conférence de presse, assemblée générale : telle a été, cette semaine, l'action des travailleurs de Montrouge.

Commencé il y a quinze jours, le mouvement contre les licenciements s'amplifie de jour en jour et la participation croissante des travailleurs laisse penser que cette semaine sera décisive.

Toutes les catégories de travailleurs sont maintenant en mouvement, y compris les bureaux et une partie de la maîtrise, qui ont participé à l'assemblée générale, convoquée à l'issue de la conférence de presse de mercredi.



A cette conférence de presse étaient notamment représentés : la télévision et France-Radio. Le soir, tout le monde était à l'écoute, satisfait que la télévision et la radio se fassent l'écho de notre mouvement. Moins content, certainement, le patron, qui se veut « social » et qui a vu son image de marque se ternir quelque peu.

La conférence de presse terminée, une assemblée générale a réuni 1.200 à 1.500 travailleurs. Certains journalistes, ayant passé outre les consignes de la direction (qui leur avait interdit l'accès de l'entreprise), ont participé à l'assemblée, dans l'immense hall des expéditions.

Les organisations syndicales avançaient, lors de cette assemblée générale, leurs propositions :

— Pour la CGT : manifester à la mairie (pour la deuxième fois) ;

— Pour la CFDT : occuper le hall des expéditions (proposition approuvée par 50 à 100 travailleurs) ;

— Pour FO : organiser une grande manifestation centrale au Siège, rue Saint-Dominique, proposition reprise par la CFDT et qui sera acceptée par l'ensemble des travailleurs, cette manifestation devant constituer le dernier avertissement à la direction, avant la grève.

L'assemblée se termina par une manifestation dans les rues de l'usine, à l'issue de laquelle 200 à 250 travailleurs envahirent (comme d'habitude !) les bureaux de la direction, malgré l'heure tardive.

Finalement, la manifestation au Siège a été décidée, non sans mal, par l'Intersyndicale. En effet, depuis le début du mouvement, la CGT est en retrait par rapport à la combativité des travailleurs et elle commence à se faire tirer l'oreille pour aller plus avant.

Elle proposait, par exemple, que cette manifestation soit décidée « démocratiquement » par un vote à bulletins secrets, comme elle a sans cesse proposé jusque-là des assemblées de secteurs « pour enraciner l'action », alors que tous les travailleurs refusent ces assemblées et imposent des débrayages simultanés et coordonnés au niveau de toute l'entreprise.

Cette combativité de certains travailleurs oblige la CGT à ne pas se prononcer contre l'extension du mouvement, mais elle ne fait absolument rien dans ce sens et il n'est pas impossible qu'après la manifestation centrale la CGT pèse de tout son poids pour s'opposer à la grève.

Mais les plus combatifs commencent à s'en apercevoir et c'est leur volonté qui pourra l'en empêcher et la contraindre à se rallier, bon gré mal gré.

Crédit Lyonnais (René-Boulanger - Paris)

Une fuite explosive!

Le 17 janvier, dans un immeuble du Crédit Lyonnais situé 40, rue René-Boulanger, vers minuit, les gardiens perçoivent une odeur d'essence. Après enquête on s'apercevra qu'il s'agit d'une fuite sur la cuve à essence de la station-service mitoyenne à l'immeuble. Près de 2.000 litres d'essence se sont répandus dans les sous-sols.

Le lundi, le personnel ne rentrera pas dans l'immeuble et la direction le dispersera dans divers locaux à travers Paris pour que le travail soit fait. Mais surtout elle s'appuiera sur des déclarations orales des sapeurs-pompiers et du laboratoire municipal — qui se retirent des lieux le 21 janvier à midi — pour dire que l'on peut remettre les installations techniques en fonctionnement et faire occuper de nouveau l'immeuble par le personnel.

Les représentants CGT, CFDT et FO au sein du CHS refusent de donner leur accord. Fort heureusement car, le mercredi 22 janvier, à 8 heures du matin, les pompiers doivent intervenir de nouveau pour reprendre l'extraction des gaz et installer un fourgon électrique de ventilation.

Malgré cela, la direction arguera de la visite, le même jour, d'un ingénieur du laboratoire municipal pour dire de nouveau que, sous réserve de dispositions techniques à prendre, le personnel peut réintégrer les locaux.

Mais, à part le syndicat des cadres (SNB), les autres organisations maintenaient leur refus de réintégrer les locaux.

Personne ne peut dire où sont passés les 2.000 litres d'essence. Et en tout cas les égoutiers, pour leur part, ont refusé d'y descendre voir. Et les pompiers doivent continuer à faire des rondes toutes les quatre heures dans l'immeuble.

D'autre part, la fosse qui contenait la citerne est située au niveau de la sortie de secours de l'immeuble du Crédit Lyonnais, laquelle donne dans une cour servant d'entrepôt à une... menuiserie !

Devant la détermination des syndicats, la direction n'a pas osé — pour le moment — faire rentrer le personnel dans l'immeuble. De toute manière, celui-ci y est tout à fait opposé, tant que toutes les **garanties écrites** ne seront pas données par les organismes compétents.

FEUILLETON

ernst glaeser

le dernier civil

Copyright: Editions Bernard Grasset

(Ph. Viollet)

Ernst Glaëser, né en Allemagne en 1902, acquiert en 1928 la célébrité avec son roman Classe 22. **Toute une génération d'adolescents grandie pendant la guerre de 1914 y retrouve son désarroi.**

Puis, parait La Paix, **récit de la révolution allemande où les sympathies du héros vont aux spartakistes. Saisissante peinture de la façon dont les sociaux-démocrates voulaient « faire la révolution », dans « l'ordre » et sans les ouvriers, ce roman l'est aussi de la répression qui s'abattit et du découragement qui s'ensuivit.**

C'est juste avant la prise du pouvoir par Hitler que parait Le dernier civil. **Ce roman, le dernier de la trilogie, est le tableau de la vie d'un petit village allemand, Siebenwasser, aux prises avec la montée du nazisme. Il relate comment, sur la base d'une crise sociale et économique de plus en plus profonde, la démagogie fasciste gagne du terrain, comme une gangrène, et de quoi elle est faite : d'anticommunisme et d'antisémitisme essentiellement. Il relate les premiers pas de l'organisation fasciste paramilitaire locale ; et la panique et la colère de la petite-bourgeoisie lorsqu'elle découvre soudain qu'elle est ruinée par l'inflation et les faillites en chaine.**

RESUME

Après avoir fait fortune aux USA, Jean-Gaspard Bäuerle, accompagné de sa fille Irène, a retrouvé Siebenwasser, sa ville natale de Souabe, et sa patrie, qui est pour lui, depuis 1918, un pays démocratique. Pour contribuer à renforcer la paix et la prospérité, il a acheté le domaine de Roche-Blanche, en friche jusque-là.

Cependant le parti nazi (dirigé localement par Gerhart Träger) se renforce : les ambitieux (tel Kalahne, le secrétaire municipal), les jeunes (tel Hans Diefenbach), les victimes de la guerre, les aigris de toute sorte mettent leurs espoirs en Hitler.

On est en 1929. Hans Diefenbach travaille au domaine de Roche-Blanche. Au village, le maitre-boulanger Stählin se console de la maladie de sa femme, la Friedel, en pensant aux actions qui dorment dans son coffre, à la banque.

(37)

Stählin arrêtait sur son papier des yeux que noyaient des larmes de joie. Toujours, quand il était ennuyé, la réalité de ces chiffres le rassurait. Le directeur Megerle, il est vrai, conseillait depuis quelques jours de vendre tout doucement, mais il donnait le même conseil il y a un an, et puis la hausse de la soie artificielle était arrivée. Le monde n'était-il pas sûr ? Aucune guerre en vue. On bâtissait partout. Les auberges étaient pleines. Et au lieu de tous ces ouvriers on avait maintenant des machines. On pouvait produire d'autant mieux et meilleur marché.

Stählin avait oublié Friedel. Il se voyait déjà à Berlin dans les couloirs du Reichstag et le soir à la Scala.

Il sursauta. Un pas robuste sonna sur l'escalier.

— Ah, monsieur le Docteur », sourit Stählin et il se leva, gêné.

Le Dr Wachtel avait à peine plus de trente ans. Sa renommée de chirurgien allait loin au delà de Siebenwasser. Mais autant son scalpel était recherché, autant on redoutait sa parole. Il ne connaissait d'autre autorité que la Mort, comme il disait, et cela l'amusait de dire la vérité aux gens sans ménagements et sans émotion personnelle. Ce n'était certes qu'une vérité médicale, mais le Dr Wachtel n'attachait aucune valeur à d'autres vérités.

Il s'assit à la table de Stählin. Stählin, énervé, cria d'apporter un verre. Le garçon vint et Stählin versa. Le docteur Wachtel but, s'essuya la bouche du dos de la main, et regarda le maître-boulanger. Celui-ci empocha d'un air embarrassé le papier couvert de chiffres.

— « Dites-moi, monsieur Stählin, où étiez-vous donc pendant la guerre ? »

Stählin avala sa salive. Que voulait dire cela ? Quel rapport avec le bas-ventre ?

— « Tout d'abord dans l'avance sur Maubeuge », bégaya-t-il.

— « Et ensuite ? » demanda le docteur.

— « A Bruxelles, au Quartier général ».

— « Tiens, tiens... à Bruxelles ». Le docteur hocha la tête d'un air réjoui.

— « Et là-bas, bien entendu, vous êtes souvent sorti le soir ? »

— « Oui, quelquefois, quand j'avais permission de minuit. »

Que lui voulait ce docteur ? Saurait-il quelque chose des wagons de légumes secs détournés ? Mais non, voyons, quelle idée !

— « Vous êtes donc sorti quelquefois, et pas toujours seul. »

— « Mais je ne comprends pas, Docteur... souvent avec des camarades, bien sûr. »

Ce Wachtel avec ses yeux tout glacés derrière ses lunettes !

— « Et on buvait un coup, puis un autre, n'est-ce pas, et ensuite on allait au bordel ? »

— « Mais je vous en prie, Docteur, je ne vois pas du tout... »

— « Je veux savoir si vous avez eu la chaude-pisse. »

Le boulanger se leva d'un bond.

— « Asseyez-vous, dit très tranquillement le docteur, des généraux l'ont eue aussi. »

Stählin s'assit, fixant son verre. Il vit l'estaminet. Comment s'appelait-il déjà... Froufrou, oui, et cette Yvette, une de ces filles... on ne trouve pas ça à Siebenwasser. Il se pourlécha les lèvres.

— « Je ne doute pas que c'était fort beau », dit le médecin, « combien de temps avez-vous été soigné ? »

— « Trois semaines », bégaya Stählin.

— « C'est ce que j'ai pensé », ricana le médecin. « Et à la maison on n'a rien dit, pas suivi de traite-

FEUILLETON

ment, pas pris de précautions pour la femme, on a été lâche, n'est-ce pas ? »

Stählin ne dit rien. L'autre était assis devant lui et ses yeux mordants lui lisaient tout sur le visage. Ah, si ce ventre était resté fermé, pensa Stählin.

— « Je ne suis pas un moraliste, cher monsieur le délégué municipal », entendit-il soudain « et je crois volontiers qu'un de ces coïts à Bruxelles avait son charme à côté de processus analogues à Siebenwasser. Mais je dois vous dire que votre femme est en train, avec un certain retard, de mourir au champ d'honneur ».

Stählin bondit. Il avança vers le docteur en chancelant. Il se retint au dossier de la chaise. Il regarda fixement ce démon.

— « Une opération aurait été vaine. Tout est pourri, Monsieur Stählin. Il ne sert de rien de larmoyer. Soyez maintenant un homme devant la mort comme vous l'avez été à Bruxelles devant l'amour. Ce soir ce sera passé. »

Le docteur Wachtel se leva.

— « Je vous en supplie », cria Stählin, en crispant les doigts sur son bras.

— « Je ne suis pas le Bon Dieu, dit le médecin. Vous ne pouvez rien souhaiter de meilleur à votre femme qu'un départ rapide et sans douleur de ce monde bizarre. »

Il traversa le cabaret sans bruit.

— « L'infirmière est prévenue. Votre femme ne souffre pas. Vous pouvez lui rendre visite. Apportez-lui quelques fleurs. Cela lui fera peut-être plaisir quand elle fermera les yeux. »

Le médecin sortit.

Stählin était debout sous la pendule, sans mouvement. Le coucou apparut et cria midi.

La foule des commerçants et des industriels se presse devant les portes closes d'un comptoir de la Reichshauptbank, pendant la crise. (Ph. Viollet)

Henri Jockel avait quitté son comptoir pour aller à la banque. C'était jour de marché : les rues étaient encombrées. Les paysans étaient venus de très loin, il y en avait de la montagne. Henri Jockel portait cinq mille marks dans son portefeuille. Un gentil bénéfice, de cet été. Voilà huit jours que l'argent était prêt, tout compté, mais il hésitait à le sortir de son tiroir-caisse. La Nanette, la chère petite frimousse de Hambourg, le tracassait depuis longtemps, pour qu'il essayât, lui aussi, de spéculer. Cela allait comme le vent et tous les clients de la grande table le faisaient. Henri Jockel était un homme prudent. Il avait perdu cent quarante mille marks en emprunts de guerre, le reste pendant l'inflation, et maintenant, du jour au lendemain, le Bon Dieu devait être favorable aux Allemands ? Non, Henri Jockel n'avait pas confiance dans les actions. Stählin et Megerle et tous les commerçants pouvaient se taper les cuisses tant qu'ils voudraient en voyant monter les cours, lui ne marchait pas. Il avait dernièrement demandé conseil à l'Américain, c'était vrai, mais le brave Bäuerle ne s'était laissé arracher aucune appréciation. « Je suis un cultivateur, avait-il dit, je suis content quand on ne me parle pas de la Bourse ». En voilà un qui l'avait belle. De l'argent en masse, une ferme qu'il pouvait remonter et choyer comme un enfant malade. Il pouvait regarder faire, celui-là. Garder son calme. Chic, de vivre comme ça ! Henri Jockel tâta son portefeuille à travers l'étoffe de son veston. Il avait maintenant vingt-sept mille marks à la banque. Les autres comptaient tous avec un zéro de plus. Insensés, ces papiers ! Mais n'était-ce pas du papier aussi, ce qu'il portait dans la poche ? Le monde entier était fait de papier depuis la guerre. Le jour où ça brûlera !... Ah, bon Dieu !...

Quand il entra à la banque, le hall était plein de gens. Les employés couraient éperdument derrière les grillages, avec des figures jaunes. Dans le bureau directorial on entendait la voix de Megerle. Il hurlait. Henri Jockel regarda autour de lui. Il y avait beaucoup de ses clients, May, Haberland, Fehrenbach, et M. le Conseiller de commerce Dreyfus qui entrait justement dans le bureau de Megerle. Du diable, ils faisaient tous des figures comme s'ils étaient malades. May avait les mains qui tremblaient lamentablement. Et Fehrenbach, ah bon Dieu de bois, se laissa tout à coup tomber sur une chaise et cria : « Fini ! ».

Henri Jockel s'approcha du guichet : « Je voudrais déposer cela ! »

L'employé le regarda, pétrifié : « Déposer ? »

— « Eh bien, quoi, qu'y a-t-il donc ? »

Alors Haberland vint vers lui : « Henri, dit-il, tu parles d'une faillite ! »

Henri Jockel serra solidement les billets dans ses doigts. « Qui est en faillite ? » demanda-t-il.

« La Bourse », sanglota Haberland.

« Oui, et puis ? »

« Mais nous avons tous des papiers, tu sais bien. Tout est foutu, Henri, tout est foutu, il n'y a que les dettes qui restent. »

Alors Henri Jockel empoigna son argent, le remit rapidement dans son portefeuille et regarda Haberland avec un ricanement. « Alors, foutu une fois de plus ? »

May était assis sur le canapé et riait pour dissimuler ses larmes. Fehrenbach s'était levé et hurlait : « Je leur ferai voir..., je leur ferai voir... à ces salauds ! » Et il se précipita au dehors.

« Pour cent mille marks de soie artificielle », marmonna Haberland tandis qu'il sortait.

Alors Henri Jockel se mit à rire. Il refit le nœud de sa cravate, plein d'orgueil. « Est-ce que je l'ai pas toujours dit », hurla-t-il.

Les téléphones bourdonnaient, les employés couraient en tous sens derrière les grillages comme les officiers d'une armée en déroute, le soleil arrêtait sa belle lumière paisible sur une affiche touristique des mers du Sud, le ventilateur tournait, et tandis que dans son bureau Megerle hurlait, que Henri Jockel riait, Haberland, l'entrepreneur de transports, dit à voix basse, tristement : « Mais Henri, c'était au moins un espoir, enfin un espoir ! ».

Henri Jockel le laissa planté là. Il pensa soudain à Stählin. Le « Médecin chez soi », disait seulement que le cancer du bas-ventre était toujours mortel. Ça, au moins, on pouvait l'accepter à la rigueur. C'était la volonté divine. Mais ceci, ah, maintenant le diable prenait le Stählin par l'oreille. Il courut dans la rue. Lui, il était sauvé. Lui, ses affaires allaient bien. Il les placerait en vin, ses cinq mille. Mais Stählin ? Sainte Snia-Viscosa, ayez pitié de lui !

Stählin était tout d'abord tombé dans une méditation obtuse. Le cabaret se remplissait de marchands et de paysans. Ils le connaissaient et buvaient à sa santé. Mais quand il dit que sa femme, la Friedel, était mourante, les regards se détournèrent de lui, les gens se turent. Il ne buvait plus que du kirsch. Depuis un bon moment il n'y avait plus guère dans sa tête qu'un petit nuage bleu. Là-dessus les idées se balançaient, tanguaient. Yvette et le médecin, le vieux devant la porte, Doris et le Mont Blanc, Wilhelm et son élégante estafilade, l'auto et le Reichstag. Mais sa main tenait le papier. Il les regardait, les chiffres joyeux. Adieu, Friedel, pensa-t-il. Des fleurs, oui, je te les porterai, tu t'en vas, je reste là, j'étais un cochon, mais cela pouvait aussi arriver à des généraux, je ne voulais rien faire de mal, qu'a-t-il dit ce chien de Wachtel, que tu mourais au champ d'honneur, il n'y a qu'un bolchevik pour parler ainsi, rien n'est sacré pour eux, oui, mais je l'ai fait, voilà, c'est impossible de payer si cher une nuit de bombe et l'ordre universel alors, et c'est pour ça qu'il y a un Dieu, pour ça, pour nous faire souffrir ?

Il était assis tout tranquille, maintenant, tout silencieux. Il regardait l'horloge et comptait jusqu'à soixante. Il était content comme un enfant quand l'aiguille bougeait juste quand il disait soixante. Puis riait à ses actions. Puis décida de devenir argent. Maintenant qu'il était seul et que tout à coup la Friedel devait cesser de grogner, tout était effroyablement vide autour de lui. Mais l'argent restait. Une nouvelle vie. Une nouvelle vie...

Il se leva, paya et marcha en chancelant un peu vers la sortie. Les paysans portèrent silencieusement le doigt à la casquette. Dans la lumière aiguë de la rue, il dut respirer profondément pour ne pas s'évanouir. Alors il vit les fleurs. Elles luisaient, lumineuses, entre les boutiques du marché. Stählin passa entre les baraques et acheta. Des roses et des œillets, des dahlias et des chrysanthèmes précoces, sans choisir, pêle-mêle. Le bras vigoureux de cet homme lourd et trapu entourait les fleurs ; il les pressait sur sa poitrine. Puis, sous les regards apitoyés de tous, car on savait déjà son malheur, il entra dans une confiserie. Là, il acheta deux bâtons de nougat. La Friedel en mangeait si volontiers quand ils étaient fiancés. « A en perdre la vie », disait-elle toujours quand elle mordait dedans...

Stählin venait de traverser le marché quand quelqu'un le toucha à l'épaule. Henri Jockel était debout derrière lui.

« Viens avec moi dans mon bureau », dit-il avec un sérieux solennel.

Stählin s'effraya. « Est-elle morte ? » chuchota-t-il.

Henri Jockel secoua la tête.

« Non, dit-il, c'est quelque chose de beaucoup plus grave. »

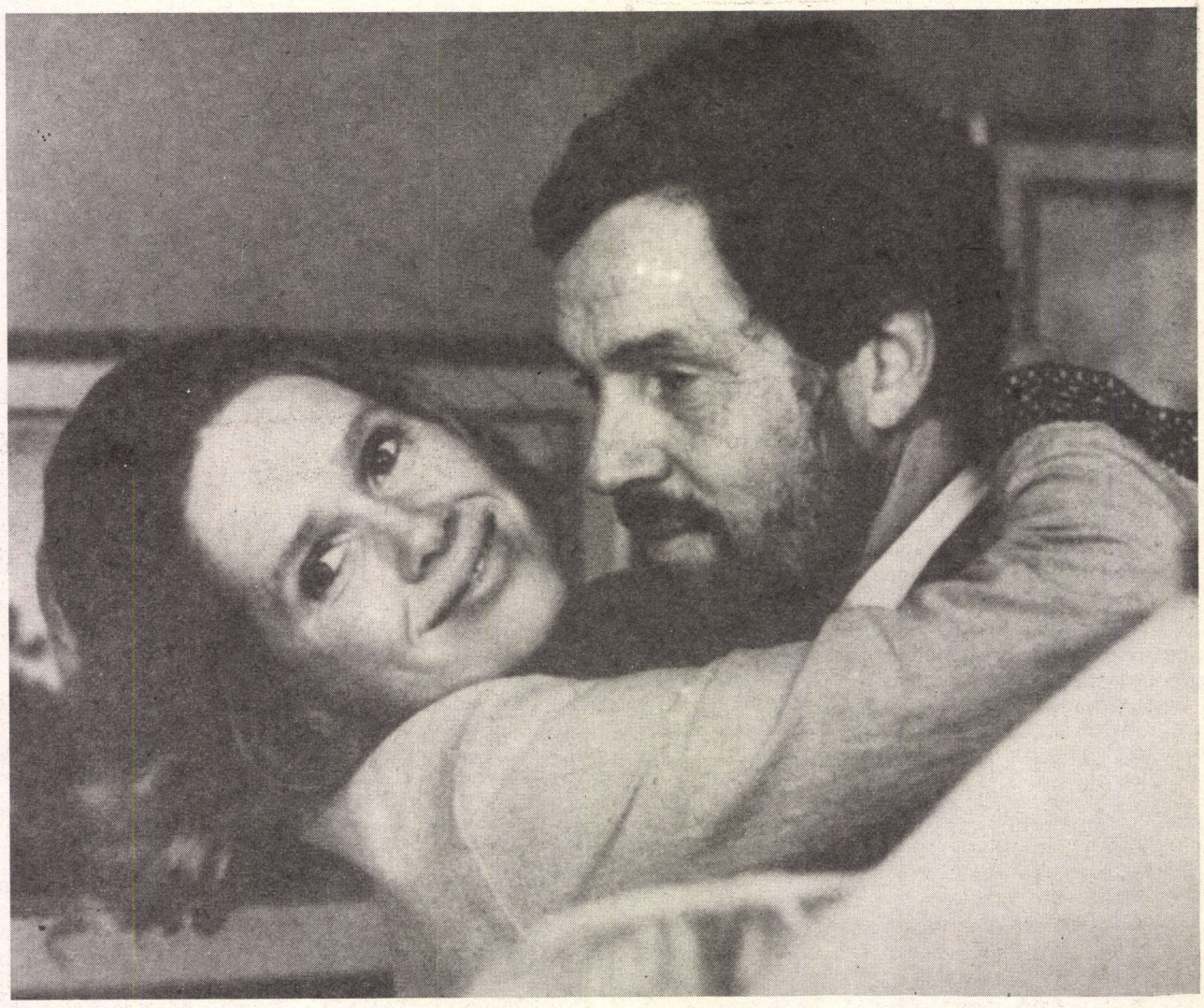
Il n'y avait que quelques minutes à marcher jusqu'à l'Ours Bleu. Stählin suivit Henri Jockel, mais en tenant solidement les fleurs contre lui.

(à suivre)

films

SCÈNES DE LA VIE CONJUGALE

d'Ingmar Bergman



DANS les contes de fées, destinés aux enfants, tout se termine en général par un mariage. Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants...

Dans la vie ordinaire, dans le monde réel, dès que l'on sort des contes pour gosses, c'est au contraire avec le mariage que commence l'histoire et souvent... les histoires. Ils se rencontrèrent, se marièrent — devant monsieur le maire, monsieur le curé ou devant personne, peu importe ici — eurent peut-être beaucoup d'enfants, mais surtout beaucoup de problèmes.

Le dernier film de Bergman, **Scènes de la vie conjugale,** est un film purement psychologique sur ce thème : les difficultés de la vie à deux. Purement psychologique, dans la mesure où le metteur en scène a délibérément choisi un couple de milieu très aisé, un couple d'intellectuels petits-bourgeois cossus — lui est universitaire, elle assistante-sociale-psychologue — dont l'harmonie n'est menacée par aucune contrainte de nature économique.

Ce n'est pas parce que leurs heures de travail sont harassantes, leur salaire insuffisant ou leur logement trop petit, que tout s'écroule. Pourquoi alors ? Pour rien en quelque sorte — des raisons, dans ces cas-là, on en cherche en général après coup —, uniquement parce qu'une certaine lassitude les gagne et les ronge. Parce que, comme chante Brassens, arrive un moment où l'on en a marre **« de lui voir toujours le nez au milieu de la figure »** et qu'on en rencontre une autre ou un autre qui a un autre nez et une autre figure.

Et, à partir de là, tout un drame se noue, un drame fait du désespoir de l'un — celui qui ne s'est pas lassé le premier —, des hésitations et des incertitudes de l'autre, qui n'est jamais tout à fait sûr de vouloir tout détruire.

C'est cela, et rien que cela, que raconte Bergman... apparemment très peu de choses. Mais il le raconte bien, de façon très véridique dans une multitude de détails, de façon très « féministe » aussi — il a fait volontairement de son héroïne un être plus riche et plus fort de caractère que son héros —, au point que les deux heures cinquante de projection ne pèsent pas.

Et, bien que ce film se contente de montrer, sans chercher à démontrer quoi que ce soit, il donne quand même à réfléchir. Et il donne à réfléchir parce que, tout psychologiques qu'ils soient, c'est sur le terrain d'une certaine réalité sociale que ces problèmes prennent racine.

Si le spectateur, en effet, est pris au piège des déchirements de ces deux êtres qui s'aiment, se séparent, s'aiment encore pourtant d'une certaine façon et souffrent des bouleversements qu'ils s'imposent, c'est que ces problèmes-là, dans notre société, sont au centre de la vie de la grande majorité des gens. C'est la trame des romans-photos, des romans à l'eau de rose, des romans tout court, des chansons et des films, parce que c'est la trame de la vie quotidienne de tous. Et cela parce que, dans la société actuelle, la cellule familiale, ou plus exactement le couple, est le lieu privilégié où les êtres humains trouvent les rapports affectifs qui leur sont nécessaires. Pour la plupart, bonheur est synonyme de vie de couple harmonieuse. **« Que m'importe : si tu m'aimes, je me fous du monde entier »,** chantait Edith Piaf. Et, aussi caricaturales soient-elles, ces paroles qui courent toujours les rues, bien que sur d'autres musiques, illustrent on ne peut mieux les situations, grosses de drames, dans lesquelles les hommes s'enferment, parce que la société ne leur offre pas d'autre modèle de bonheur.

Parce que, si le couple est actuellement le lieu privilégié où peuvent s'épanouir des rapports affectifs, c'est aussi un lieu bien pauvre, bien étriqué : à deux, on est bien peu ! Et partir à la quête du bonheur en misant sur un autre seulement, en se « foutant » du monde entier, comme toute une éducation, tout un conformisme social et tout un état de société y acculent la grande majorité, c'est immanquablement se réserver des catastrophes à la mesure d'espoirs insensés.

Une autre société, socialiste, sur le terrain de laquelle pourraient fleurir une multitude de rapports sociaux et affectifs bien plus riches entre les êtres, supprimerait-elle ces problèmes du couple ? Certainement pas. La vie de couple existera certainement encore longtemps et, dans le couple, il y en aura toujours un pour se lasser d'une certaine vie commune avant l'autre. Mais ce qui est certain, c'est que, les hommes cherchant et trouvant le bonheur dans tout autre chose que la seule vie à deux, les drames engendrés par ce qu'on appelle aujourd'hui l' « échec » du couple prendront des proportions bien moindres.

Ce n'est bien sûr pas la « morale » que Bergman a voulu donner de son histoire. Mais en traitant son sujet avec beaucoup de talent et de chaleur et en présentant d'emblée les problèmes d'un couple particulier comme ceux du couple en général, il a réalisé un très bon film qui offre matière à réflexion.

Michelle VERDIER.

LA CHAISE VIDE

de Pierre JALLAUD

L'HEROINE du film est une jeune femme seule, mère d'un jeune enfant. Le père a disparu au cours d'un reportage dangereux, ignorant d'ailleurs qu'il allait être père.

Le film retrace tous les problèmes de cette jeune femme, ceux qu'elle rencontre dans sa vie quotidienne, ceux de sa vie sentimentale. Entièrement vouée à son fils et au souvenir du disparu, elle hésite à s'engager auprès d'un autre homme, puis y renonce.

Tant que c'est sa vie quotidienne qui est décrite, le film est attachant, car il sait nous faire vivre auprès de cette jeune mère entièrement prise par son gosse, son travail : c'est la course sans arrêt entre le travail, la nourrice, le petit drame à chaque fois que l'enfant est malade, l'impossibilité de sortir, de se distraire.

Mais, par la faute des acteurs masculins qui manquent de naturel, et par la faute de l'histoire elle-même qui tient un peu trop du roman photo, l'intrigue sentimentale passe mal.

André ROUSSEL.

ON N'ENGRAISSE PAS LES COCHONS A L'EAU CLAIRE

de J-P LEFEBVRE

LE film est présenté comme un film canadien et politique. Ne vous laissez pas abuser. C'est en réalité un méchant policier avec cigarettes, whisky et petites pépées. Mais comme il faut être de son temps, le haschich remplace les cigarettes et notre héros accumule les bouteilles de bière vides à peine plus vite que les conquêtes féminines.

Le scénario, qui n'a pas grand-chose à voir avec la politique (et cela même si tout est politique !) est un tel imbroglio qu'il a fallu placer à la fin un texte explicatif... On est pédagogique ou on ne l'est pas.

Quant à ceux qui seraient attirés par les charmes du parler canadien français, ils ne sont pas plus gâtés : les dialogues sont marmonnés, ce qui les rend incompréhensibles, quand ils ne sont pas en américain (et sans sous-titres, cela serait sans doute trop facile).

On n'engraisse peut-être pas les cochons à l'eau claire, par contre cela a l'air de convenir aux navets.

Jean FONTENOY.

télévision

Aux Dossiers de l'écran :

LE MOYEN-AGE AU VINGTIÈME SIÈCLE

ETRANGE débat ce 28 janvier aux **Dossiers de l'écran.** D'un côté, deux « témoins de Jéhovah » et la fille de Jésus-Christ ressuscité en personne (c'est du moins elle qui le disait), de l'autre un pasteur de « l'Eglise adventiste du septième jour » et un religieux catholique, s'affrontant pour savoir si « dieu » permet ou ne permet pas les transfusions de sang, et surtout s'il vaut mieux qu'un enfant meure faute de la transfusion sanguine qui aurait pu le sauver, plutôt qu'il survive dans le « péché » commis par ses parents en autorisant ce geste. Etrange débat, où un psychiatre aurait sans doute été plus nécessaire que la semaine précédente, aux **Dossiers** consacrés au problème de l'homosexualité (encore qu'il aurait sans doute été là aussi incapable d'expliquer bien des choses, faute de ne pas voir le problème dans sa dimension sociale). Mais les réalisateurs de ces **Dossiers** s'étaient bien gardés de porter la discussion sur ce terrain-là, sans doute, parce que, comme le disait l'un des personnages du film présenté en début d'émission (un flic amené à enquêter sur la mort d'une fillette pour laquelle son père a refusé une transfusion de sang), dès qu'on touche à la religion, il faut manipuler les choses avec des pincettes.

Ce film, **Accusé, levez-vous,** donnait d'ailleurs le ton général de l'émission. On y voyait un médecin laisser mourir une enfant, faute d'avoir pu obtenir de son père l'autorisation d'effectuer le geste qui aurait pu la sauver, puis poursuivre celui-ci devant les tribunaux pour homicide. Et personne au cours du débat qui suivit, et pas même les deux médecins présents, n'avança l'idée que cet honorable praticien était lui aussi une belle crapule pour avoir regardé mourir une fillette sans intervenir, faute d'avoir pu obtenir l'accord du père.

Que ce soient les « témoins de Jéhovah », les pasteurs de l'église adventiste du septième jour, les pasteurs protestants, la fille du « Christ de Montfavet » ou... le pape, tous véhiculent le même obscurantisme, indigne du XX^e siècle. (Ph. AFP)

L'émission se déroula sur deux plans. D'une part, sur le fait de savoir si pareille situation pourrait se présenter en France (et les médecins et le magistrat de service s'empressèrent de rassurer les téléspectateurs en expliquant que depuis l'an dernier, les médecins ont un recours légal contre les parents qui, au nom de la religion ou de toute autre raison, s'opposeraient à ce que leur enfant reçoive des soins nécessaires, et qu'en « quelques heures » le juge pour enfant peut délivrer d'autorisation nécessaire), et d'autre part (et ce fut de loin la partie la plus longue et la plus animée), sur la question du sens exact qu'il fallait attribuer aux textes bibliques prohibant la consommation du sang.

Sur ce dernier plan, si le moine catholique et le pasteur adventiste faisaient moins figure d'illuminés dangereux que les deux « témoins de Jéhovah », affirmant avec force que dans une situation analogue à celle du film, ils laisseraient eux aussi mourir leurs enfants plutôt que de compromettre leur « vie éternelle », et que la fille du « Christ de Montfavet », expliquant que ceux qui avaient vraiment la foi n'étaient jamais malades et n'avaient jamais d'accident, personne n'osa mettre en doute le caractère de « révélation divine » de la Bible. Personne ne s'interrogea sur l'étrange aberration qui consiste à aller chercher, dans le dernier quart du vingtième siècle, des règles de vie et de comportement dans des textes écrits il y a deux mille ou trois mille ans, par les précurseurs de l'époque du « Christ de Montfavet » et de ses disciples. Personne n'osa même sortir du terrain de l'exégèse biblique pour s'interroger sur la santé mentale des autres participants, parce que si, en matière de discussion religieuse, on se lance sur ce terrain-là, Dieu seul sait ou cela peut mener !

Et quand, bouquet final, la fille du « Christ de Montfavet » se lança dans un délire prophétique, expliquant que Dieu parlait par sa bouche, tous les participants de cette triste farce arborèrent un petit air méprisant. Ils savaient bien, eux, que le dieu de la Bible qui interdit aux femmes de prendre la parole dans les assemblées ne pouvait pas avoir choisi cette messagère, et que lorsqu'il a un message à communiquer, il apparaît sous la forme d'un buisson ardent au sommet du Sinaï ! Quel délire !

François DUBURG.

SÉLECTION DE LA SEMAINE

Mardi 4 février

TF1 (20 h 30) :

LES ANIMAUX DU MONDE, une émission de François de la Grange : **Animaux d'Asie en péril.** Pour « ceux qui aiment les bêtes », mais aussi pour ceux qui s'intéressent à la nature, à la sauvegarde des équilibres naturels, quotidiennement remis en cause de façon parfois irréparable par les méfaits d'un mode de production anarchique et destructeur.

A2 (20 h 35) :

LES DOSSIERS DE L'ECRAN : Le lion en hiver, une reconstitution historique d'Anthony Harvey (1969), et un débat entre universitaires et... descendants des Plantagenêts sur les conflits de famille sanglants qui ont marqué l'histoire entremêlée des trônes de France et d'Angleterre au XII^e siècle.

Entre autres, participe au débat Régine Pernoud, une historienne qui a écrit une intéressante histoire de la bourgeoisie française, ainsi que des petits ouvrages de vulgarisation riches d'idées et accessibles au grand public sur « Les origines de la bourgeoisie française », « La formation de la France ». (En collection « Que sais-je ? » - PUF.)

Mercredi 5 février

TF1 (20 h 30) :

L'âge tendre, un film d'Yves Laumet. Ce film n'en est pas tout à fait un. Il tient du reportage, de l'histoire vécue. Et à travers un cas individuel, ce sont les problèmes de la vie quotidienne des jeunes pris entre le boulot, le HLM de banlieue et des parents qui ne les comprennent pas toujours qui sont abordés ici.

FR3 (20 h 35) :

LES GRANDS NOMS DE L'HISTOIRE DU CINEMA : classiques du cinéma français : **L'alibi,** de Pierre Chenal (1937), avec Louis Jouvet.

Jeudi 6 février

TF1 (21 h 20) :

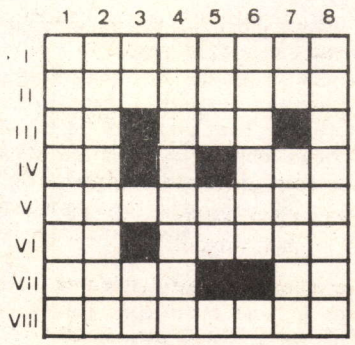
SATELLITE : un reportage sur « Le Cambodge, les derniers combats ? », d'Arnaud Hamelin, réalisé par une équipe d'IT1 sur place, au plus fort des combats récents autour de Phnom Penh.

Et un autre reportage qui tourne autour de la seule vie personnelle de l'homme politique, de son domicile parisien de la rue de Bièvre à sa maison de campagne des Landes, en passant par l'Allier... et qui n'offre donc qu'un intérêt politique limité.

Vendredi 7 février

TF1 (20 h 30) :

LA CAMERA DU VENDREDI : regards sur l'histoire, un film d'Henry Calef (1946) : **Les Chouans,** d'après Honoré de Balzac. Un débat ensuite, dont les protagonistes tenteront, paraît-il, d'établir des analogies entre les maquis des réfractaires royalistes vendéens après la révolution française et l'organisation régionaliste bretonne actuelle, le FLB (Front de Libération de la Bretagne).



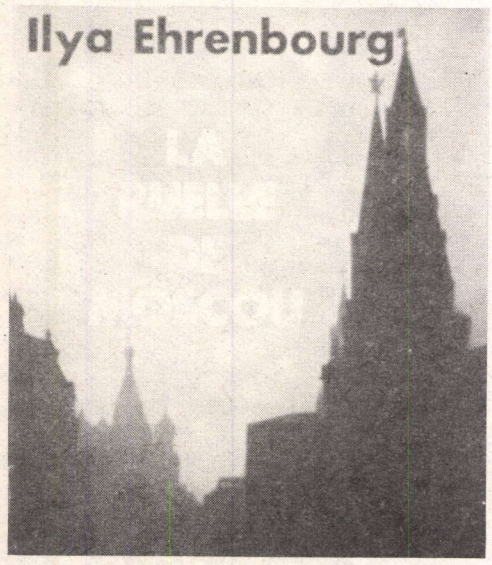
HORIZONTALEMENT. — I. Abattus moralement. — II. Jouxte. — III. Adverbe - Prénom féminin. — IV. Initiales d'un service à ne pas rendre - Aux trois quarts nazi. — V. Cadeaux de nouvel An. — VI. Ville de Chaldée - Des pas grand-chose. — VII. Valeur d'échange de la rhubarbe - Voyelles. — VIII. Grignotements continuels et naturels.

VERTICALEMENT. — 1. Une disciple de Terpsichore. — 2. Faire hara-kiri. — 3. Fleuve d'un pays voisin - Négation du même pays. — 4. Abondances dans la plaine du fleuve du 3. — 5. Préfixe d'égalité - Négation. — 6. Pronom du propriétaire. — 7. Pronom - Jouait avec des flèches immobiles. — 8. Réagisses en réprimant.

SOLUTION DU PROBLEME PRECEDENT

	1	2	3	4	5	6	7	8
I	E	R	O	T	I	S	M	E
II	M	E	N	A	Ç	A	I	T
III	E	N	■	R	E	U	N	I
IV	R	A	P	T	■	M	I	S
V	I	Q	U	I	T	O	S	■
VI	T	U	■	N	A	N	T	I
VII	E	I	R	E	■	E	R	S
VIII	S	T	E	R	E	■	E	O

livres



LA RUELLE DE MOSCOU

Ilya EHRENBOURG

MOSCOU, 1926. Egoïsme, mesquinerie, malhonnêteté, cruauté qui peut aller jusqu'au crime : telles sont les « qualités » dominantes des habitants de cette petite rue de Moscou que décrit Illya Ehrenbourg. Petits-bourgeois ou ex-grands-bourgeois déclassés et appauvris par la Révolution d'Octobre, ils n'en ont retenu que deux choses : ils vivent moins bien, et ils ne peuvent rien comprendre au comportement des nouveaux dirigeants, les bolchéviks.

Mais, par delà ces personnages qu'Ehrenbourg, dans son livre La ruelle de Moscou, **écrit en 1927 et réédité en Livre de Poche, sait rendre vivants et même pour les plus honnêtes d'entre eux, attachants, c'est un tableau assez terrible que l'auteur dresse de l'URSS de cette époque, avec sa misère dramatique, ses bandes d'enfants abandonnés qui vont de ville en ville et le poids si lourd des préjugés, de la religion, du conformisme, qui fleurissent dans toutes les couches de la société.** « Tout ça, ça vient de notre retard économique », **dit le seul communiste décrit dans le roman — en quelques lignes.**

C'est un point de vue que l'auteur ne semble pas entièrement partager. Mais que pouvait-on attendre de plus d'un écrivain qui a déserté l'URSS quand elle se battait pour assurer son existence, dans les tragiques années de la guerre civile, qui est revenu ensuite pour devenir un chantre du régime stalinien ?

Tanya, qui pourtant a quitté la ruelle, qui s'est mariée en province avec un communiste plus âgé qu'elle, un militant d'avant la révolution et qui milite elle aussi maintenant, ne voit dans sa vie qu'un échec, parce qu'elle n'a pas connu l'amour fou dont elle rêvait !

La ruelle de Moscou, **malgré ses limites, est un roman non dépourvu d'intérêt, parce qu'il met en relief certains aspects de la vie soviétique des années 1925 qu'on a peu l'habitude de voir décrits.**

Sylvie FRIEDMAN.

La ruelle de Moscou d'Ilya Ehrenbourg. Livre de Poche : 5 F.

JOURS DE FAMINE ET DE DÉTRESSE

Neel DOFF

LE livre, ou plutôt ces trois livres (Jours de famine et de détresse - Keetje - Keetje trottin) **réunis en un seul par l'éditeur, constituent l'autobiographie de Keetje Oldema, devenue Neel Doff, après bien des vicissitudes.**

Ce livre est donc l'histoire de sa jeunesse, à Amsterdam puis à Bruxelles, dans les dernières années du siècle passé, au sein d'une famille de neuf enfants, entre un père ivrogne et chômeur et une mère épuisée par ses grossesses répétées.

Des années de misère, certes, mais pires que tout ce que l'on peut imaginer ! Des jours et des années de famine, où souvent une croûte de pain tient lieu de repas, dans la promiscuité, la saleté, le dénuement les plus extrêmes : le témoignage vécu d'une existence que même Zola aurait eu du mal à imaginer...

Et cependant, au milieu de ce dénuement sans nom, malgré la faim, la saleté, la prostitution, Keetje a gardé sa fraîcheur de corps et d'esprit et, comme elle est jolie, elle « s'en sortira », comme on dit, parce qu'un bourgeois aux idées avancées en fera son héritière.

Et c'est ce qui lui a permis d'écrire ce témoignage sur elle-même, mais aussi sur tous les habitants des bas-fonds, qu'ils soient d'Amsterdam, de Bruxelles ou d'ailleurs, sur ces malheureux qui ont jalonné l'histoire de l'exploitation capitaliste.

Un livre qui donne quelquefois la nausée, un livre qui accuse terriblement, même si ce n'est pas le propos de son auteur.

Pascale ROBLET.

Jours de famine et de détresse de Neel Doff. Ed. Jean-Jacques Pauvert. 477 pages. 56,50 F.

dans notre courrier

Messieurs,

Je suis dessinateur de presse pour le compte des Editions Vaillant (Pif-Gadget) pour lesquelles je dessine des bandes humoristiques pour les enfants.

Je me permets de vous signaler quelques-uns des agissements singuliers de cette entreprise sous contrôle du Parti Communiste et qui devrait par conséquent essayer de se montrer progressiste.

En fait, il n'en est rien et elle ne le cède en rien, quant à la mauvaise foi, à Dargaud ou Hachette (avec qui elle entretient des rapports fructueux).

Tout d'abord, à l'intérieur même de l'entreprise, la démocratie a bien du mal à éclore. Toute une équipe de rédacteurs a été expulsée du jour au lendemain, sans préavis, en mars 1973. Motif : ces rédacteurs essayaient de créer une section syndicale d'entreprise distincte de la section contrôlée par le Parti. (...)

C'est seulement en décembre 1974, après une soigneuse épuration, que les Editions Vaillant ont constitué un Comité d'entreprise. Elles étaient depuis près de trente ans dans l'illégalité (puisque tout chef d'entreprise de plus de cinquante salariés doit veiller à la constitution d'un Comité d'entreprise).

Quant à nous, les collaborateurs dits « extérieurs » (dessinateurs et scénaristes), nous avons d'autres raisons de nous plaindre. Nous réalisons presque intégralement le matériel rédactionnel des publications Vaillant. Nous nous sentons donc en droit d'être considérés comme faisant partie de la rédaction et comme salariés. Il n'en est rien (sauf pour quelques-uns qui ont pu obtenir la carte de journaliste, ou sont membre du PC). Pour ne pas payer de cotisation patronale de Sécurité sociale à l'URSSAF, pour ne pas nous payer de vacances, les Editions Vaillant affectent de nous considérer comme travailleurs indépendants. En fait, quoique travaillant à domicile, nous sommes étroitement soumis à leurs directives et travaillons en moyenne 50 à 60 heures par semaine pour eux. Pratiquement pas de week-end ni de vacances. (On emporte son travail avec soi.)

Nous nous sommes regroupés au sein du SNDP (Syndicat National des Dessinateurs de Presse) afin d'essayer d'obtenir un statut équivalent à celui des journalistes, salariés des entreprises qui les emploient.

Nous nous battons pied à pied devant les tribunaux pour tenter d'obtenir le droit à la Sécurité sociale. (Pour ma part, le combat dure depuis deux ans. Et ce n'est pas fini.)

Toutefois, il convient de préciser que nous ne sommes pas tous des martyrs. Que certains dessinateurs-vedettes (...) gagnent plusieurs millions d'anciens francs par mois et se moquent pas mal de leurs confrères en difficulté. Mais ce sont les arbres qui cachent la forêt. En fait, la moitié des dessinateurs de presse à l'heure actuelle sont soit au chômage, soit gagnent moins de 1.500 F par mois, sans aucun avantage social et en trimant comme il n'est plus permis (où est la semaine de 40 heures ?).

Pour ma part, sans nous comparer aux catégories les plus défavorisées, j'estime notre combat important parce que la plupart des dessinateurs sont de braves types, porteurs de rêve et d'idéal, désireux sincèrement d'apporter du bonheur aux enfants ; mais, par le fait même qu'ils sont un peu hors de la réalité, facilement bernés par les marchands de soupe qui les pressent comme des citrons. C'est une belle profession encore artisanale qu'il faut défendre.

Communiqué

Les sections SNES-SGEN du CES Jean-Giraudoux se félicitent de l'issue du procès des trois soldats de Draguignan ayant participé à la manifestation du 10 septembre dernier pour faire aboutir les revendications de l'Appel des Cent et dénoncer le racisme ambiant au 19e Régiment d'Artillerie. Elles constatent que cette victoire est due à l'intense mobilisation du mouvement syndical, des organisations antimilitaristes, des partis de gauche et des protestations des soldats eux-mêmes.

Informées de la manifestation de trois cents soldats à Karlsruhe, le 13 janvier 1975 pour les mêmes revendications, elles assurent les soldats en lutte de leur solidarité.

Travailleurs-soldats, solidarité !

Rouen, le 20-1-1975.

PORTUGAL

Le pouvoir bonapartiste de gauche du MFA, s'il repose sur le rôle d'arbitre entre les partis, s'appuie aussi sur un large consensus populaire. Ici, un militaire du MFA, en civil, s'adresse à la population d'un petit village. (Ph. Serge July - Fotolib)

Le P.S. tente de marquer un point contre le M.F.A... ... et perd

LA sourde rivalité qui oppose les composantes de la coalition gouvernementale au Portugal vient de connaître de nouveaux épisodes avec, successivement, la décision du Parti Socialiste d'organiser une manifestation de rue, la réplique du Parti Communiste Portugais décidant d'en organiser une autre, enfin l'annonce par le Mouvement des Forces Armées de l'interdiction des deux.

En prenant l'initiative d'une manifestation, le PS a engagé, de manière très feutrée et sans remettre en cause l'unité de la coalition gouvernementale, une sorte d'épreuve de force. Le PS venait de connaître un échec politique avec la décision du MFA d'opter pour une centrale syndicale unique, position défendue également par le PCP, alors même que le PS, tout comme le troisième parti de la coalition, le PPD, avait pris position pour la pluralité syndicale.

La convocation d'une manifestation destinée à démontrer l'audience et la représentativité du PS dans la population était, de toute évidence, la réplique à ce revers politique. Par la force des choses, une telle manifestation prenait l'allure d'une démonstration de force face au PCP, sinon ouvertement contre lui, mais aussi face au MFA.

Au-delà de la réplique à un problème politique précis, cette manière de prendre ses distances par rapport au MFA s'inscrit, de la part du PS, dans une perspective politique plus large. De tous les partis associés au pouvoir actuel, c'est le PS dont l'avenir politique est le moins lié au MFA. Il a de bonnes raisons de penser que, si un régime parlementaire doit s'établir et se consolider au Portugal, il en sera l'axe. Parce que son passé « anti-salazariste » n'est contesté par personne, sans que pour autant il inquiète l'électorat modéré, comme peut le faire le PCP, il espère être le principal bénéficiaire des élections prévues. Sa position sur l'échiquier politique lui permet de s'intégrer, au gré des circonstances politiques, aussi bien dans une majorité de gauche, en s'associant au PCP et éventuellement au MES ou au MPD, que dans une majorité centriste refusant le PCP.

Aussi bien, toute la perspective politique du PS vise l'établissement le plus rapide de ce régime parlementaire. Administrer la preuve que son audience ne procède pas seulement du MFA, mais qu'il a une représentativité politique propre, cela s'inscrit dans le cadre de sa préparation au rôle du futur parti majoritaire.

De son côté le MFA n'avait, par contre, aucune raison de souhaiter le succès de la démonstration envisagée par le PS. Pas seulement parce que, à plus long terme, les perspectives politiques du PS impliquent que le MFA passe au second plan et cède la place aux « politiciens professionnels ». Mais aussi parce que dans l'immédiat le MFA, qui exerce le pouvoir de manière bonapartiste, en s'appuyant sur son audience propre, sur les sympathies dont il bénéficie dans la population, mais également en jouant le rôle de l'arbitre entre les formations politiques, n'a aucune envie de faciliter un bouleversement de l'équilibre des forces. Comme il n'a pas envie que l'unité de la coalition gouvernementale, réalisée sous sa houlette et soumise à son arbitrage, se rompe.

Mais c'est précisément pour la même raison — parce que le MFA n'a pas plus envie de se couper du PS que du PC pour l'instant — qu'il pouvait difficilement prendre l'initiative d'interdire la manifestation du seul PS.

Il est évidemment difficile d'être certain que le PCP, en appelant à une manifestation concurrente de celle du PS, était de connivence avec le mouvement des capitaines ; mais ce qui est incontestable, c'est que cette décision a permis au MFA d'avoir l'air de maintenir la balance égale en interdisant les deux manifestations à la fois. Interdiction qui était accueillie par le PCP de très bonne grâce et par le PS avec le sentiment — justifié — d'avoir subi un échec.

L'attitude du PCP en la circonstance a par la même occasion confirmé la différence des perspectives de ce parti par rapport à celles du PS. Le PCP sait que, si grâce au MFA il est aujourd'hui associé au pouvoir gouvernemental, rien ne garantit qu'il en sera de même après les élections.

L'essentiel de sa stratégie politique vise au maintien du « bonapartisme de gauche » sous une forme ou sous une autre et consiste à s'aligner politiquement sur le mouvement des capitaines. Perspective en tout état de cause aléatoire, car rien ne garantit que le MFA, même si son rôle politique doit rester prépondérant, veuille pour autant rompre des lances pour garder le PCP au gouvernement, si les circonstances politiques intérieures et extérieures (en particulier l'attitude de l'impérialisme à l'égard de la participation d'un PC au gouvernement d'un pays de l'OTAN) se trouvent modifiées.

Mais, compte tenu de ce qu'il est, quelle autre perspective le PCP pourrait-il avoir ?

Georges KALDY.

Démocratie et congrès du C.D.S.

L'ANNULATION du congrès du Centre Démocratique et Social (CDS) sous la pression de quelques milliers de militants d'extrême-gauche, à Porto, a soulevé un tollé de protestations dans les milieux conservateurs et chrétiens-démocrates internationaux.

Du délégué des jeunes giscardiens aux représentants du Parti Conservateur de Grande-Bretagne, en passant par le président de l'Union Européenne des chrétiens-démocrates, chacun y a été de sa larme et de son discours sur la violation de la démocratie, du droit d'expression et sur les dangers d'un totalitarisme de gauche au Portugal. La presse française a fait un large écho à ces déclarations et s'est, dans sa majorité, jointe au concert des pleureuses : « Le Portugal est-il mûr pour la démocratie ? », c'est la question que tous faisaient semblant de se poser.

Ainsi, parce que quelques milliers de manifestants gauchistes (avec peut-être l'assentiment de bien des travailleurs) ont empêché la tenue d'un congrès où d'anciens salazaristes rénovés, d'anciens collaborateurs de Caetano repeints au goût du jour tentaient de regrouper la droite dans une organisation légale, voilà que la démocratie serait menacée au Portugal ?

Et attention : elle ne serait pas menacée par les anciens collaborateurs de la dictature ; elle serait menacée par quelques milliers de manifestants d'extrême-gauche qui, à tort ou à raison, ont voulu rééditer contre le CDS une tactique qui avait réussi en septembre dernier contre la manifestation de droite projetée en faveur de Spinola. A qui fera-t-on croire de telles énormités ?

En fait, ceux qui posent gravement la question : « Le Portugal est-il mûr pour la démocratie ? » montrent le bout de l'oreille. Car poser la question, c'est y répondre. Si le Portugal n'est pas mûr pour la démocratie, alors, quel régime lui convient-il ? La dictature ? On ne sait pas ce que répondraient les « démocrates »-chrétiens et autres jeunes giscardiens ; mais un certain nombre de dirigeants du CDS ont, eux, déjà répondu par les faits, par leur passé.

C.B.

ESPAGNE

Droit de grève légalisé : état de fait légalisé !

En présentant la nouvelle loi sur le travail, le ministre espagnol du Travail a déclaré que le droit de grève serait prochainement légalisé en Espagne. Ainsi, le gouvernement parle d'autoriser un droit pour lequel, actuellement, des milliers de travailleurs croupissent dans les prisons franquistes.

En prenant cette décision, le gouvernement cède à la fois beaucoup et peu de chose ; beaucoup, parce que, dans cette Espagne policière, l'autorisation du droit de grève est une incontestable libéralisation ; et peu, parce qu'il faut encore voir comment cette nouvelle législation sera appliquée.

Des grévistes peuvent ne pas être inquiétés parce qu'ils ont fait grève, mais parce qu'ils étaient « rassemblés à plus de trois » ou parce qu'ils participaient à une manifestation, par exemple. Et dans ce domaine, on peut faire confiance à l'imagination de la police et de la justice espagnoles pour trouver prétexte à intervenir.

Mais en réalité, le gouvernement espagnol, en légalisant le droit de grève, ne fait que légaliser un état de fait : d'après ses propres statistiques, l'année 1974 a été la plus troublée depuis 1963. Il y aurait eu 2.196 conflits sociaux collectifs, concernant plus de 700.000 travailleurs. Et on peut être certain que ces chiffres officiels ne rendent évidemment pas compte de tous les conflits sociaux, ni surtout de leur ampleur. Mais ils sont significatifs, car ils sont un aveu des autorités mêmes que, depuis des dizaines d'années, les travailleurs espagnols luttent et font grève, malgré l'interdiction et la rigueur des autorités, et que la répression n'empêche pas les travailleurs espagnols de se battre.

La liberté du droit de grève ne sera donc que la légalisation d'un état de fait imposé par les travailleurs ; un droit qu'ils ont déjà pris.

C'est pourquoi on peut dire que, indépendamment de la façon dont sera appliquée cette nouvelle loi, le seul fait que le réactionnaire gouvernement espagnol soit contraint d'envisager une telle libéralisation est déjà pour les travailleurs une importante victoire morale.

Irène BROSSARD.